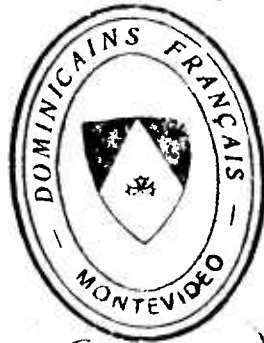


M. M. PHILIPON, O.P.

Maître en théologie

Le message de THÉRÈSE de LISIEUX



235.3.11.92 (TERESA DEL NIÑO JESUS) = 40

BIBL S JUMINGU - Bs. Ac
Cod - 23673
Exp. 235.2 T 31-1
23 11 1993

BONNE PRESSE

www.traditio-op.org

DU MÊME AUTEUR

CHEZ DESCLÉE DE BROUWER — PARIS

LA DOCTRINE SPIRITUELLE de Sœur Elisabeth de la Trinité. (5^e édition française. Cinquantième mille. Traductions en : allemand, anglais, espagnol, hollandais, hongrois, italien, portugais...)

LES SACREMENTS DANS LA VIE CHRÉTIENNE. (2^e édition. Treizième mille.)

A paraître très prochainement

SAINTE THERÈSE DE LISIEUX : Une voie toute nouvelle.

NIHIL OBSTAT

Fr. L. DUMESTE, O. P.
Fr. E. LAUZIÈRE, O. P.

IMPRIMI POTEST

Fr. A. GIRAUD, O. P.,
Provincial.

IMPRIMATUR

Lutetiae Parisiorum, 12^a novembris 1946.

A. LECLERC, v. g.

A la Vierge du sourire

ciel : « Je descendrai. »¹ « J'aurai vite fait le tour du monde. »² Est-il, en effet, une seule plage lointaine qui n'ait entendu parler d'elle, qui n'ait entrevu le visage souriant de la « petite Sainte » de Lisieux ? On la prie dans toutes les langues, dans tous les dialectes de l'univers. Elle sourit à tous. Un soldat bavarois me disait : « Elle est pour nous comme une sainte allemande. On trouve sa statue dans toutes nos églises. Elle est chez nous partout. » Tous les pays du monde l'invoquent comme une sainte de chez eux. Et les musulmans du Caire, en foule, au sortir de leur mosquée, se pressent près de la statue de la « petite Thérèse », attirés par ses miracles. Elle leur prodigue ses bontés. Quel est celui ou celle d'entre nous qui n'ait pas éprouvé à un moment de sa vie l'intervention bienveillante, le secours inespéré de la sainte Carmélite ? Du haut du ciel elle ne cesse de faire tomber sur la terre, comme « une pluie de roses »³, ses innombrables bienfaits. Thérèse est toute-puissante sur le cœur de Dieu. « Le bon Dieu fera toutes mes volontés dans le ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre. »⁴

Et que dire des faveurs grandissantes de l'Eglise ? A peine bienheureuse, l'Eglise l'a conduite aux honneurs suprêmes de la canonisation. Fait unique dans l'histoire : elle fut, pour le même Pape, sa première bienheureuse et sa première sainte canonisée. Ce même Pape, Pie XI, l'a proclamée successivement : patronne de tous les noviciats carmélitains, protectrice du Mexique et de la Russie, patronne universelle des Missions, « l'étoile de son pontificat », une « Parole vivante de Dieu »⁵ au monde, l'annonciatrice d'un « nouveau message » de sainteté. Thérèse demeure à un titre unique l'enfant privilégiée de la Papauté. Benoît XV avait exalté la puissance sanctificatrice de la voie d'enfance spirituelle. On sait la dévotion personnelle de S. S. Pie XII pour la Sainte de Lisieux, lui

1. *Novissima verba*, 12 juillet 1897.

2. A Sœur Geneviève, septembre 1897.

3. *Novissima verba*, 9 juin 1897.

4. *Novissima verba*, 12 juillet 1897.

5. PIE XI, Discours du 11 février 1923 et du 30 avril 1923.

qui a osé rapprocher sa mission providentielle de celle des plus grands Docteurs de l'Église¹. Et Pie X ne l'avait-il pas appelée : *la plus grande sainte des temps modernes* ?

C'est un fait incontesté que Thérèse de Lisieux est la sainte la plus populaire de toute la catholicité. Sa puissance miraculeuse a fait d'elle le plus grand thaumaturge de notre époque. Elle est vraiment devenue « l'enfant chérie du monde entier ». Sa prophétie s'est réalisée : « Tout le monde m'aimera. »²

« Le message nouveau. »

La Providence ne fait rien en vain. Si Dieu a gratifié Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus d'une si étonnante puissance d'action sur le monde moderne, ce n'est pas sans raison. Tous ces charismes extraordinaires tendent à accréditer auprès des hommes son message de sainteté. La mission doctrinale de Thérèse de Lisieux fut de rappeler aux hommes le dogme de la paternité divine et de l'Amour miséricordieux, de leur apprendre, par la voie de l'enfance spirituelle, à s'élever jusqu'à la plus haute perfection évangélique par la pratique des vertus ordinaires.

Elle fut « une parole vivante » « une parole de Dieu », car « Dieu nous dit — et la « petite Thérèse » avec lui — qu'il est une chose aussi grande, sinon plus grande, que l'action et la puissance du génie : l'humilité, la fidélité absolue au devoir d'état quel qu'il soit, la disposition à tous les sacrifices, l'abandon confiant entre les mains de Dieu et, par-dessus tout, l'amour, le véritable amour de Dieu »³. Thérèse, « miracle de vertus et prodige de miracles »⁴, nous a enseigné « une voie de sainteté accessible à tous »⁵. En canonisant sa vie l'Église a canonisé

1. Discours donné à Lisieux, le 11 juillet 1937, comme légat pontifical.

2. *Novissima verba*, 1^{er} août 1897.

3. PIE XI, Discours du 11 février 1923.

4. PIE XI, Discours du 11 février 1923.

5. PIE XI, Discours du 11 février 1923.

INTRODUCTION

LE MESSAGE DE SAINTETÉ

C'était un bien pauvre cortège qui accompagnait, le 4 octobre 1897, au cimetière de Lisieux, la dépouille mortelle d'une jeune Carmélite morte à vingt-quatre ans, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : quelques ecclésiastiques, un petit groupe de parents et d'amis, les Sœurs tourières du Carmel, et c'était tout.

Sur la croix qui dominait cette tombe les passants pouvaient lire : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

« L'ouragan de gloire. »

Soudain, une rumeur publique extraordinaire secoua toute la ville de Lisieux : « Sœur Thérèse » faisait des miracles. Ces miracles allaient bientôt se multiplier en France et dans le monde entier. La « petite Thérèse » se rendait présente partout avec une infatigable ardeur, opérant les prodiges les plus inattendus, auprès de toutes sortes de gens. Elle se penchait sur toutes les détresses de l'âme et du corps, comblant de ses bontés les incroyants et les pires ennemis de l'Eglise, réservant cependant ses interventions les plus éclatantes en faveur des missionnaires et des prêtres, ces prêtres si chers à son cœur, pour qui elle avait dépensé « jusqu'à épuisement » sa vie de Carmélite.

Thérèse avait promis de ne pas rester inactive dans le

sa doctrine et imprimé à sa « petite voie d'enfance spirituelle » le sceau suprême de son infaillible vérité. Nous sommes sûrs qu'en écoutant les enseignements de Thérèse nous marchons selon la doctrine de l'Évangile. « L'enfance spirituelle est un *secret de sainteté* pour tous les fidèles du monde entier. »¹ « Si cette voie de l'enfance spirituelle se généralisait, on verrait se réaliser la réforme de la société humaine. »² « Dieu s'est complu à enrichir Thérèse de l'Enfant-Jésus d'un don de sagesse tout à fait exceptionnel. »³ La Sainte de Lisieux s'est révélée un véritable « maître » en spiritualité⁴.

Thérèse de Lisieux n'a pas apporté au monde un nouvel Évangile. La spiritualité chrétienne, prise dans son essence invariable, est une vie d'union à Dieu le Père par le Christ médiateur, que tous les saints, depuis la primitive Église, ont connue et pratiquée. Mais si, par « spiritualité chrétienne », nous voulons désigner un exposé d'ensemble de ces moyens d'union à Dieu, il y a eu, historiquement, de véritables rénovations d'exposés, des formules nouvelles de spiritualité, mieux adaptées aux circonstances si variées de la vie de l'Église. En face des déviations de la pensée humaine, le rôle providentiel des saints fut de ramener les hommes à l'esprit de l'Évangile⁵, ou de développer des vérités chrétiennes jusque-là inexploitées.

Le monde moderne, le catholicisme français en particulier, souffrait d'un reste de jansénisme, de rigidité froide dans le rapport des âmes avec Dieu, d'un certain conformisme juridique, d'un certain individualisme dans la dévotion. Il attendait la « redécouverte » de la paternité divine et de l'Amour miséricordieux ; et, dans nos relations avec Dieu, l'attitude d'amour filial, de confiance et d'abandon qui convient aux enfants d'adoption.

Ce n'est pas Thérèse de Lisieux qui a découvert que

1. BENOIT XV, Discours du 14 août 1921.

2. PIE XI, Homélie de la Messe de canonisation, 17 mai 1925.

3. PIE XI, Homélie de la Messe de canonisation, 17 mai 1925.

4. Lettre de Pie XI à S. Em. le cardinal Vico, légat à Lisieux (28-30 mai 1923).

5. Pour réagir contre ces déviations, les saints opèrent ce que l'on appelle aujourd'hui des « ressourcements ».

Dieu est notre Père, ni que la sainteté consiste dans l'amour et s'en contente ; ce n'est même pas elle qui a inventé l'enfance spirituelle. Cependant elle a donné à tout cela une vie nouvelle et fait tomber avec une force décisive tout l'accidentel de la sainteté. Elle a vécu sous nos yeux la sainteté pure et simple avec tout le charme et la séduction d'une âme moderne très humaine et très proche de nous.

Surtout, elle a rendu la sainteté accessible à tous. Déjà on avait vu saint François de Sales inviter tous les chrétiens à rechercher la perfection chrétienne : « ceux qui vivent dans les villes, en ménage, à la cour, et qui, par leur condition, sont obligés de faire une vie commune quant à l'extérieur »¹ ; considérant comme « une erreur et même une hérésie de vouloir bannir la vie dévote de la cour des princes, des armées, de la boutique des artisans, de la maison des personnes mariées »².

En canonisant sainte Thérèse de Lisieux, l'Eglise a pris soin de souligner que cette suprême glorification « dépassait la personne » de Thérèse³ et que par elle Dieu proposait aux hommes de notre temps « un nouveau modèle de sainteté »⁴, imitable par les laïques comme par les âmes religieuses, enseignant à tous, dans quelque condition qu'ils soient, le moyen de devenir des saints. « Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime et de donner ma « petite voie » aux âmes. »⁵ « Je veux leur enseigner les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices. »⁶

Tel est le sens de ce « message nouveau »⁷. L'enfance spirituelle est une présentation nouvelle de l'Évangile de Jésus.

1. Préface de l'*Introduction à la vie dévote*.

2. *Introduction à la vie dévote*, ch. III.

3. Décret de *Tuto* pour la canonisation, 29 mars 1925.

4. Bulle de canonisation.

5. *Novissima verba*, 17 juillet 1897.

6. *Novissima verba*, 17 juillet 1897.

7. Discours de Pie XI, 18 mai 1925, au lendemain de la canonisation.

Sources et méthode.

Ces pages, composées en vue de la diffusion du message thérésien à l'occasion de l'année jubilaire de sa mort (1897-1947), ne font que reprendre, sous une forme très simple, les thèmes essentiels d'une étude plus approfondie sur la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux.

Nous avons pu consulter et méditer à loisir, pendant près de dix ans, les témoignages du procès de canonisation et de nombreux documents inédits du Carmel de Lisieux. Nous avons avancé pas à pas dans cette étude, recourant sans cesse aux documents authentiques de l'Église et au témoignage vivant de ses trois — et maintenant de ses deux sœurs : la R. Mère Agnès de Jésus et Sœur Geneviève de la Sainte-Face, proposant nos conclusions à leur jugement, chapitre par chapitre, interrogeant, discutant, essayant de fixer, dans leur vérité historique et leur véritable interprétation théologique, les paroles, les écrits, les faits et les gestes de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus¹.

Puissent ces pages aider les âmes à mieux entendre le message si actuel de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de : « faire aimer le bon Dieu comme elle-même l'a aimé » et de s'élever par la pratique de l'enfance spirituelle « jusqu'aux plus hauts sommets de la montagne de l'amour ».

Lisieux, le 30 septembre 1946.

1. Nous avons été grandement encouragé, au cours de notre travail, par un mot spontané reçu des deux sœurs de la Sainte et venant authentifier, en quelque sorte, par l'autorité de leur témoignage, notre interprétation de la vie et de la doctrine de la Sainte de Lisieux, tout notre effort de recherche de la vérité tendant à demeurer objectif : *Nous prions notre sainte petite sœur, qui vous fait si bien comprendre « sa petite voie », de vous aider à y conduire un grand nombre d'âmes.* Sœur Agnès de Jésus-Sœur Geneviève de la Sainte-Face, C. d. i. Le 30 décembre 1943.

PREMIÈRE PARTIE

ITINÉRAIRE SPIRITUEL

« CHEF-D'ŒUVRE DE LA NATURE ET DE LA GRACE. » — « JE
CHOISIS TOUT. » — « LA GRACE DE NOËL. » — LE
CARMEL. — « L'OFFRANDE A L'AMOUR. » —
« MOURIR D'AMOUR. »

Tout est simple dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle s'élève jusqu'à la plus haute perfection chrétienne au fil des événements, sans action éclatante, sans miracle, sans attirer les regards, passant inaperçue pendant les vingt-quatre courtes années que Dieu lui accorda pour réaliser sa montée vers lui. Jamais, de son vivant, on ne la montra du doigt comme une sainte à canoniser. Son héroïque fidélité se tint toujours effacée dans le cadre de la vie la plus ordinaire.

« Chef-d'œuvre de la nature et de la grâce. »

Pourtant l'Eglise l'a désignée comme « un chef-d'œuvre de la nature et de la grâce. »¹ Ce qui caractérise la sainteté de Thérèse de Lisieux, c'est précisément cette merveilleuse harmonie en elle des dons de la nature et de la grâce, laissant chacun s'épanouir en

1. PRE XI, Discours après la béatification, audience du 30 avril 1923.

toute spontanéité, sans heurt, sans rigidité, dans une subordination de plus en plus totale et de plus en plus simple de l'humain au divin.

Certes, pour Thérèse Martin comme pour tous les saints, la perfection demeurera une conquête, mais ce serait fausser la vraie physionomie de la Sainte de Lisieux que de vouloir à toute force découvrir en elle, dans une nature orgueilleuse, hypersensible et désaxée, un terrain de luttes violentes contre les passions du mal. Ce fut plutôt la domination paisible mais vigilante de l'Esprit de Dieu, forme suprême du triomphe de la grâce dans la vie des saints.

Défions-nous des vies de saints romancées. La vérité historique, sans avoir besoin de recourir aux fantaisies d'une imagination créatrice, suffit à découvrir aux regards du psychologue et du théologien une étonnante variété de saints. A côté des grands convertis, aux passions tumultueuses sans cesse renaissantes et dont ils ne parviennent à se libérer qu'au prix d'une lutte violente aux allures dramatiques, il y a les âmes vierges, privilégiées de Dieu, dont la vie toujours fidèle s'élève chaque jour plus près de lui, de plus en plus docile aux moindres délicatesses de son Esprit d'amour. L'expérience des âmes découvre au regard du prêtre ce type si pur de sainteté.

Thérèse de Lisieux appartient à cette seconde catégorie d'âmes que la grâce du Baptême entoura dès son enfance des plus exquises prévenances divines. Il ne s'agit pas de nier le péché originel et de faire de la « petite Sainte » de Lisieux une réplique naïve de l'Immaculée. Thérèse eut à se corriger de petits défauts échappés à sa nature. *Elle luttait jusqu'à la fin de sa vie.* Mais une doctrine trop pessimiste du péché originel et de ses ravages dans les âmes n'en serait pas moins éloignée de la vérité catholique et d'une saine interprétation de la vie des saints. L'esprit de l'Evangile et les

principes les plus sûrs de la théologie mystique nous montrent dans la Vierge Marie et dans le Christ la plus héroïque sainteté réalisée sur la terre sans jamais la moindre inclination au mal.

La vierge de Lisieux, que ne frôla jamais la moindre tentation impure, fut de la ligne de ces privilégiés de Dieu. Par sa fidélité aux petites choses, elle n'en demeure pas moins un modèle accessible à tous. Sa grâce propre fut précisément de savoir utiliser les plus petits actes de la vie courante pour s'élever jusqu'à la plus haute sainteté.

Son milieu familial fut pour elle une véritable école de perfection chrétienne. De « saints parents »¹ et de grandes sœurs, toutes destinées à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, veillèrent sur son âme d'enfant. Dans cette atmosphère exceptionnelle, la « petite Thérèse » se modelait spontanément sur l'exemple de ses aînées. « Quand j'entendais dire que Pauline serait religieuse, alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : moi aussi, je serai religieuse. »²

On ne lui passait aucun caprice, aucun défaut. Dans son récit de *l'Histoire d'une âme*, Thérèse se reconnaît d'une « extrême sensibilité », ayant à lutter contre l'amour-propre, d'une tendresse excessive.

Avec une semblable nature, je me rends parfaitement compte que si j'avais été élevée par des parents sans vertu, je serais devenue très méchante et, peut-être, aurais-je couru à ma perte éternelle³.

Mais « tous ces défauts réprimés de bonne heure lui servirent à grandir dans la perfection. »⁴ Peccadilles d'enfant, mais combien de personnalités humaines

1. *Histoire d'une âme*, t. 1, p. 7.

2. *Histoire d'une âme*, t. 1, p. 12.

3. *Histoire d'une âme*, t. 1, p. 13.

4. *Histoire d'une âme*, t. 1, p. 14.

demeurent désaxées et parfois dévoyées par ce manque de formation précoce. « Que d'âmes arriveraient à une haute sainteté si, dès le principe, elles étaient bien dirigées ! »¹

« Je choisis tout. »

Thérèse était de ces natures qui engagent à fond leur destinée.

Un jour, rapporte-t-elle, Léonie se trouvant sans doute trop grande pour jouer à la poupée vint nous trouver toutes les deux, Céline et moi, avec une corbeille remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garnitures sur lesquels ayant couché sa poupée, elle nous dit : « Tenez, mes petites sœurs, choisissez ! » Céline regarda et prit un peleton de ganse. Après un moment de réflexion, j'avantai la main à mon tour en disant : *Je choisis tout*, et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie.

Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot de « choisir » entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! Je ne veux pas être sainte à moitié. Cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous. Je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car « je choisis tout » ce que vous voulez².

L'Histoire d'une âme a popularisé tous les détails de l'enfance de Thérèse. On y voit une sainte vivre parmi

1. *Histoire d'une âme*, v, 88.

2. *Histoire d'une âme*, 1 15-15.

nous avec ses joies si simples, si spontanées, et ses petits chagrins d'enfant. Rien qui sorte de l'ordinaire. Nous voyons trop les saints dans des niches et sur les autels. Ils furent comme nous de tout petits enfants faibles et parfois capricieux, des adolescents et des adolescentes luttant pour dominer leurs passions, des hommes et des femmes comme nous aux prises avec les difficultés de la vie, souvent entravés dans leurs projets par la méchanceté des hommes, ou arrêtés par des échecs. Ils ont passé comme nous dans la conscience de leur faiblesse et de leur fragilité. Mais au milieu des plus grandes agitations humaines, ils ont su trouver en Dieu la force victorieuse de la grâce, et leur vie si semblable à la nôtre savait être, dans la lumière de la foi et sous l'influence de l'amour, de plus en plus divine.

La grâce de Noël.

Quelques événements décisifs marquèrent l'histoire de son enfance. La mort de sa mère la laissant orpheline à quatre ans et demi, opéra dans sa vie un bouleversement profond.

Moi, si vive, si expansive, je deviens timide et douce, sensible à l'excès. Un regard suffisait souvent pour me faire fondre en larmes. Il fallait que personne ne s'occupât de moi. Je ne pouvais souffrir la compagnie des étrangers et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille¹.

A cette époque elle quitta sans chagrin Alençon et vint avec plaisir à Lisieux où la famille Martin s'installa.

Vers l'âge de dix ans une maladie étrange mit sa vie en danger, mais la Sainte Vierge vint lui sourire et miraculeusement la guérir.

1. *Histoire d'une âme*, n. 22.

Puis, Thérèse se prépara à sa première Communion. Cette première rencontre avec le Christ s'acheva en une véritable « fusion » ¹. L'Eucharistie désormais occupa la première place dans sa vie ².

Pendant la retraite de sa seconde communion, elle se vit assaillie par la « terrible maladie des scrupules ».

Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre. Dire ce que j'ai souffert pendant près de deux ans me serait impossible. Toutes mes pensées et mes actions les plus simples me devenaient un sujet de trouble et d'angoisse. Je n'avais de repos qu'après avoir tout confié à l'une de mes sœurs, ce qui me coûtait beaucoup, car je me croyais obligée de communiquer mes pensées les plus extravagantes. Aussitôt mon fardeau déposé, je goûtais un instant de paix ; mais, cette paix passait comme un éclair, et mon martyre recommençait ³.

Thérèse en devint malade et l'on dut la faire sortir de pension dès l'âge de treize ans. Elle fut enfin délivrée de ces scrupules par l'intercession de ses « quatre petits frères qui l'avaient précédée là-haut » ⁴.

Malgré son très vif désir de pratiquer fidèlement la vertu, que d'imperfections se mêlaient encore à ses actes, à cause de sa « sensibilité extrême ! » ⁵. La nuit

1. *Histoire d'une âme*, iv, 59.

2. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus peut être considérée comme un modèle de vie eucharistique. Son désir de la communion, son pressentiment prophétique du prochain retour de l'Eglise à la pratique de la communion fréquente et quotidienne, sont surprenants pour l'époque. Par un instinct très sûr des dons d'intelligence et de piété, Thérèse avait compris le sens primordial de l'Eucharistie dans la vie chrétienne et dans la vie mystique de l'Eglise. Elle y voyait le moyen par excellence de réaliser cette union transformante avec le Christ qui se consomme dans l'amour. Les intuitions eucharistiques de Thérèse de Lisieux rejoignent la doctrine fondamentale d'un saint Thomas d'Aquin, assignant comme effet propre de l'Eucharistie : « la transformation de l'homme dans le Christ par l'amour ».

3. *Histoire d'une âme*, iv, 65-66.

4. *Histoire d'une âme*, iv, 70.

5. *Histoire d'une âme*, v, 73.

de Noël 1886, elle reçut une grâce de force extraordinaire. « Depuis ce jour-là, elle ne fut vaincue dans aucun combat. »¹ — « En cette nuit commença la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel. »² Thérèse soutenait sa vie spirituelle par la communion eucharistique, par la prière quotidienne, par de petits mais continuels sacrifices, par la lecture de *l'Imitation*, « n'ayant pas encore découvert les trésors cachés dans le saint Evangile »³. Elle résolut d'entrer au Carmel, à la Noël 1887, à l'heure même où l'année précédente elle avait reçu la « grâce de sa conversion »⁴. Pour faire cette grande confiance à son père, elle choisit la fête de la Pentecôte. Toute la journée Thérèse ne cessa de demander lumière et force à l'Esprit-Saint.

L'après-midi, en revenant des Vêpres, je trouvai l'occasion désirée. Papa était allé s'asseoir dans le jardin ; et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature. Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

Son beau visage avait une expression toute céleste. Je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur et me dit : « Qu'as-tu, ma petite reine ? Confie-moi cela... » Puis, se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur.

A travers mes larmes je parlai du Carmel, de mes désirs d'entrer bientôt ; alors il pleura lui-même ! toutefois il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation. Il me fit simplement remarquer que j'étais encore bien jeune pour

1. *Histoire d'une âme*, v, 73.

2. *Histoire d'une âme*, v, 75.

3. *Histoire d'une âme*, v, 78.

4. *Histoire d'une âme*, v, 83.

prendre une décision aussi grave ; et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père, avec sa droite et généreuse nature, fut bientôt convaincu. Nous continuâmes longtemps notre promenade. Mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint¹.

Les obstacles à cette vocation devaient venir d'ailleurs. Le supérieur canonique du Carmel se montrait irréducible. Thérèse demeurait ferme dans sa résolution, comptant sur Dieu.

A l'extérieur, ma vie paraissait la même. J'étudiais et surtout je grandissais dans l'amour du bon Dieu. J'avais parfois des élans, de véritables transports... Alors mon ciel à moi n'était autre que l'amour, et je sentais dans mon ardeur que rien ne pourrait me détacher de l'Objet divin qui m'avait ravié²...

De plus en plus, Thérèse ne rêvait que du Carmel. L'indécision de l'évêque de Bayeux ne la décourageait pas. « Je ne cessais point d'avoir au fond de l'âme une grande paix, parce que je ne cherchais que la volonté du Seigneur. »³ A l'occasion de son voyage à Rome elle s'approcha du Pape, tomba à ses genoux, et, les yeux pleins de larmes, adressa à Léon XIII une ardente supplication.

— Très Saint Père, j'ai une grande grâce à vous demander... En l'honneur de votre jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !

Le Chef de l'Eglise ne put que la renvoyer à la décision de ses supérieurs, qui « en ce moment examinaient la question », fit remarquer, étonné et mécontent, le grand vicaire de Bayeux.

— O Très Saint Père, insista Thérèse, si vous disiez « oui », tout le monde voudrait bien !

1. *Histoire d'une âme*, v, 83-84.

2. *Histoire d'une âme*, v, 87.

3. *Histoire d'une âme*, v, 92.

Léon XIII la regarda longuement de ses grands yeux noirs qui entrèrent jusqu'au plus profond de son âme, et prononça d'un ton pénétrant, appuyant sur chaque syllabe :

— Allons... Allons., Vous entrez si le bon Dieu le veut ¹ !

La volonté de Dieu triomphera des oppositions des hommes. De retour à Lisieux, Thérèse, déjà détachée du monde, se livra plus que jamais « à une vie sérieuse et mortifiée ² ».

Lorsque je dis mortifiée, je n'entends pas les pénitences des saints. Loin de ressembler aux belles âmes qui, dès leur enfance, pratiquent toute espèce de macérations, je faisais uniquement consister les miennes à briser ma volonté, à retenir une parole de réplique, à rendre de petits services autour de moi sans les faire valoir, et mille autre choses de ce genre. Par la pratique de ces riens, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente me fit grandir dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus ³.

Le Carmel.

Le 9 avril 1888, en la fête de l'Annonciation, après un suprême regard, Thérèse quitta les Buissonnets pour toujours. A peine entrée au Carmel une immense paix l'envahit qui ne devait plus la quitter. Tout dans le monastère lui parut ravissant. Sa petite cellule surtout l'enchantait. C'est là que la Carmélite vit d'amour « seule avec le Seul ».

Aucun sacrifice ne l'étonna. Sœur Thérèse se montra fidèle dans les plus petites choses, ne voulant agir que « pour faire plaisir à Jésus. » Le postulat fut dur. On ne

1. *Histoire d'une âme*, VI, 105-106.

2. *Histoire d'une âme*, VI, 112.

3. *Histoire d'une âme*, VI, 113.

ménagea pas cette enfant de quinze ans. Sœur Thérèse acceptait tout avec le sourire. Personne ne soupçonnait son héroïsme caché.

Oui, je puis le dire, la souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée et je l'ai embrassée avec amour. Ce que je venais faire au Carmel, je l'ai déclaré dans l'examen solennel qui précéda ma profession : « Je suis venue pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres. » Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens. Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. Pendant cinq années cette voie fut la mienne ; mais j'étais seule à la connaître¹.

Thérèse rêvait d'être « la fleur ignorée dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux »².

Deux mois après son entrée au Carmel, le Révérend P. Pichon, venu pour prêcher la retraite annuelle à la communauté, « fut surpris de l'action de Dieu sur son âme »³.

Je lui fis une confession générale, après laquelle il prononça ces paroles : « En présence de Dieu, de la Sainte Vierge, des anges et de tous les saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel. Remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait pour vous gratuitement, sans aucun mérite de votre part. » — Sans aucun mérite de ma part ! Ah ! je n'avais pas de peine à le croire ! Je sentais combien j'étais faible, imparfaite : seule la reconnaissance remplissait mon cœur. La crainte d'avoir terni la robe blanche de mon Baptême me faisait beaucoup souffrir, et cette assurance, sortie de la bouche d'un directeur comme le désirait notre Mère sainte Thérèse, c'est-à-dire « unissant la science à la vertu », me paraissait venir de Dieu lui-même⁴.

1. *Histoire d'une âme*, vu, 118.

2. *Histoire d'une âme*, vu, 118.

3. *Histoire d'une âme*, vu, 119.

4. *Histoire d'une âme*, vu, 119.

Une grande épreuve de famille allait s'abattre sur elle. Un jour, tandis qu'elle était au parloir avec ses sœurs, leur père dit :

Mes enfants, je reviens d'Alençon, où j'ai reçu dans l'église Notre-Dame de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : « Mon Dieu, c'en est trop ! Oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous ! » Et je me suis offert... Le mot *victime* expira sur ses lèvres. Il n'osa pas le prononcer devant nous, mais nous avons compris¹.

Ce fut à cette époque que la dévotion à la sainte Face fut révélée à Thérèse. Cette Face voilée du Christ devint la forme propre de sa dévotion au Crucifié et le modèle de sa vie.

Comme celui de Jésus, je voulais que mon visage fût caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnût. J'avais soif de souffrir et d'être oubliée².

Contre tout espoir, son père, remis d'une seconde attaque, put assister à sa prise d'habit. Ce devait être « sa dernière fête ici-bas »³. Thérèse ce jour-là fut comblée de bonheur. Rien ne manqua à sa joie, pas même la neige afin que tout fût blanc dans la nature comme dans son âme.

Le noviciat se poursuivit dans la sécheresse spirituelle, note habituelle de son intimité avec Dieu pendant presque toute sa vie de Carmélite. Mais Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, à travers tous les sacrifices, avançait dans l'union divine. Sa vie mystique, simple et ordinaire en apparence, était de plus en plus dominée intérieurement par les inspirations divines. L'Esprit

1. *Histoire d'une âme*, vu, 123.

2. *Histoire d'une âme*, vu, 121.

3. *Histoire d'une âme*, vu, 124.

Saint la guidait en tout. Thérèse elle-même nous a laissé sur ce point de précieuses confidences :

Ma retraite de profession fut donc, comme celles qui suivirent, une retraite de grande aridité. Cependant, sans même que je m'en aperçusse, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu m'étaient alors clairement dévoilés. J'ai remarqué bien des fois que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à *chaque instant* d'une nourriture toute nouvelle. Je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois simplement que c'est *Jésus lui-même*, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent¹.

Pour qui sait entendre les choses, c'est là une description inconsciente d'une haute vie mystique sous le régime prédominant des dons

Une retraite vint la libérer complètement de cette crainte excessive d'offenser Dieu qui la retenait encore dans ses élans d'amour.

L'année qui suivit ma profession, je reçus de grandes grâces pendant la retraite générale. Ordinairement les retraites prêchées me sont très pénibles ; mais cette fois il en fut autrement. Je m'y étais préparée par une neuvaine fervente. Il me semblait que j'allais tant souffrir ! Le Révérend Père, disait-on, s'entendait plutôt à convertir les pécheurs qu'à faire avancer les âmes religieuses. Eh bien ! je suis donc une grande pécheresse, car le bon Dieu se servit de ce saint religieux pour me consoler.

J'avais alors des peines intérieures de toutes sortes que je me sentais incapable de dire ; et voilà que mon âme se dilata parfaitement, je fus comprise d'une manière merveilleuse et même devinée. *Le Père me lança à pleines voiles dans les flots de la confiance et de l'amour* qui m'attiraient si fort, mais sur lesquels je n'osais avancer. Il me dit que mes fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu : « En ce moment,

1. *Histoire d'une âme*, VIII, 132.

ajouta-t-il, je tiens sa place auprès de vous. Eh bien ! je vous affirme de sa part qu'il est très content de votre âme. »

Oh ! que je fus heureuse en écoutant ces consolantes paroles ! Jamais je n'avais entendu dire que les fautes pouvaient ne pas faire de la peine au bon Dieu. Cette assurance me combla de joie ¹.

Sa vie spirituelle prit son essor définitif. La confiance la conduisit au total abandon, forme suprême du pur amour.

Maintenant je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est *l'amour* seul qui m'attire. Je ne désire plus la souffrance, ni la mort, et cependant je les chéris toutes deux ! Longtemps je les ai appelées comme des messagères de joie... Aujourd'hui, c'est l'abandon seul qui me guide. Je n'ai point d'autre boussole. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, excepté l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme ².

Quelle est douce la voie de l'amour ! Sans doute on peut tomber, on peut commettre des infidélités ; mais *l'amour, sachant tirer profit de tout*, a bien vite consumé tout ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant plus au fond du cœur qu'une humble et profonde paix ³.

L'offrande à l'Amour.

Dieu acheminait ainsi Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus vers cette offrande à l'amour miséricordieux, *synthèse de sa vie intérieure et de sa spiritualité.*

En l'année 1895, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé. Pensant un jour aux âmes qui s'offrent comme victimes à la justice de Dieu, afin de détourner sur elles les châtimens réservés aux pécheurs,

1. *Histoire d'une âme*, VIII, 136.

2. *Histoire d'une âme*, VII, 145.

3. *Histoire d'une âme*, VII, 146

je trouvai cette offrande grande et généreuse, mais j'étais bien loin de me sentir portée à la faire.

« O mon divin Maître ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? Votre amour *miséricordieux* n'en a-t-il pas besoin lui aussi ? De toutes parts il est méconnu, rejeté... Les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une *misérable affection* d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre amour infini.

O mon Dieu, votre Amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme *victimes d'holocauste à votre amour*, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous. »¹

Et le 9 juin 1895, en la si belle fête liturgique de la Très Sainte Trinité, tandis que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus toute plongée dans la contemplation de ce mystère des mystères, assistait à la Messe, un mouvement irrésistible de la grâce s'empara de son âme. Sous une inspiration divine elle s'offrit en victime d'holocauste à cet Amour infini dont la Trinité bienheureuse poursuit ses créatures. Dans la journée, Thérèse, le visage transfiguré de bonheur, dit en confidence à Céline : « Je me suis offerte à l'Amour ».

Puis elle rédigea une formule de consécration, la soumit au contrôle d'un prêtre ; et, ensemble, le surlendemain, les deux sœurs se mirent à genoux devant la statue de la Vierge du sourire. Sœur Thérèse prononça elle-même l'acte d'offrande :

O MON DIEU, TRINITE BIENHEUREUSE...

... Afin de vivre dans un acte de parfait amour, *je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux*, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder

1. *Histoire d'une âme*, viii, 148.

en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu !

Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir et que mon âme s'élançe sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour !

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel !

On ne peut relire sans émotion cette formule, manifestement inspirée par Dieu, qui devait susciter dans le monde entier, à la suite de la Sainte de Lisieux, une « légion de petites victimes », et demeurer comme la charte de leur sainteté. Tout y est clair : *le sens de leur vie*, un continuel exercice de « parfait amour » ; *le caractère propre* de cette consécration, unique dans l'Eglise : une offrande, non pas à la justice divine, ni à la souffrance, mais à l'amour ; *la disposition fondamentale de l'âme thérésienne* : se laisser consumer par l'amour jusqu'au martyre ; *son idéal suprême* : mourir d'amour.

« Mourir d'amour. »

Dieu n'avait qu'à achever dans l'âme de Thérèse sa consommation dans l'amour. Ce sera l'œuvre de la souffrance.

Le Jeudi-Saint de l'année 1896 Sœur Thérèse n'ayant pas obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, était rentrée à minuit dans sa cellule.

A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres. Je crus que j'allais mourir et mon cœur se fondit de joie... Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai

ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement.

A 5 heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre, et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant mon mouchoir rempli de sang. O ma Mère, quelle espérance ! J'étais intimement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée.

Ce fut avec une grande ferveur que j'assistai à Prime, puis, au Chapitre. J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. J'en ressentais pas la moindre fatigue, la moindre souffrance, aussi j'obtins facilement la permission de finir mon Carême comme je l'avais commencé, et, ce jour du Vendredi-Saint, je partageai toutes les austérités du Carmel, sans aucun soulagement. Ah ! jamais ces austérités ne m'avaient semblé aussi délicieuses ; l'espoir d'aller au ciel me transportait d'allégresse ¹.

Malgré l'épuisement de son corps malade, Sœur Thérèse se porta encore, pendant plus d'un an, à toutes les austérités du Carmel.

Elle se rendait, brûlante de fièvre, à la lessive ; allait à l'étendage le dos ou la poitrine déchirés par des vésicatoires non guéris. Je la vois encore, après une séance du médecin où on venait de lui faire plus de cinq cents pointes de feu (c'est moi qui les comptais), monter dans sa cellule et prendre son repos sur sa dure paillasse ².

Malgré son état de malade, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne se dispensait jamais des exercices communs et des travaux pénibles. Elle allait sans se plaindre jusqu'au bout de ses forces ³.

Le soir venu, la pauvre enfant devait monter seule l'escalier du dortoir, s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine. Elle regagnait péniblement sa cellule et y arrivait

1. *Histoire d'une âme*, ix, 157.

2. Procès diocésain, 1 811, Sœur Geneviève.

3. Procès apostolique, 1 115. Sœur Geneviève.

tellement épuisée qu'il lui fallait parfois elle l'avoua plus tard — une heure pour se déshabiller ¹.

Souvent, pendant l'Office divin, le cœur lui manquait à cause de la violence qu'elle s'imposait pour psalmodier et se tenir debout ; mais elle secouait sa fatigue par ces paroles : « Si je meurs on le verra bien. » ²

Dans son engouement pour la « petite Sainte de Lisieux », le monde moderne s'est étrangement trompé sur la signification de son sourire ; et la multitude des dévots superficiels ne s'est pas rendu compte que la sainte au perpétuel sourire avait posé pour « base à sa doctrine — et à sa vie — l'amour de la croix ».

La force d'âme demeure l'un des traits les plus caractéristiques de la physionomie morale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. *Un esprit de force invincible anime toute sa spiritualité. C'est même autour de la vertu de force que sa sœur Céline avait songé tout d'abord, à l'occasion du procès de canonisation, à grouper toutes ses vertus.*

Avant de mourir, Thérèse devait connaître les suprêmes et si redoutables purifications de l'amour, décrites par saint Jean de la Croix et les grands auteurs mystiques. Mais il faut noter que dans la vie essentiellement apostolique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, *la souffrance est plus rédemptrice que purificatrice.*

A la douleur physique vint s'ajouter la souffrance morale.

Le soir de ce Vendredi-Saint qui avait marqué un premier crachement de sang, rapporte Thérèse, je rentrai pleine de joie dans ma cellule, et j'allais m'endormir doucement, lorsque Jésus me donna, comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du ciel

1. *Histoire d'une âme*, xii, 234.

2. Procès apostolique, I 380, Sœur Marie de la Trinité.

faisait tout mon bonheur ; je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi, et me persuadais que, certainement, ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence d'un autre monde.

Aux jours si lumineux du temps pascal, poursuit-elle, Jésus me fit comprendre qu'il y a réellement des âmes sans foi et sans espérance. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel, si douce pour moi depuis ma petite enfance, me devint un sujet de combat et de tourment. La durée de cette épreuve ne fut pas limitée à quelques jours, à quelques semaines. Voilà des mois que je la souffre et j'attends encore l'heure de la délivrance. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité ¹.

C'est par ces terribles souffrances que Dieu conduit l'existence des saints à une parfaite configuration au Crucifié.

Jusqu'à-là, Thérèse avait vécu dans les lumières de la foi. Maintenant voici que soudain toute clarté a disparu !

Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble, que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves de lumière, une patrie embaumée, tu rêves de la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis. Avance !... Avance !... Réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore : la nuit du néant... » Je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer. J'ai peur même d'en avoir trop dit. Ah ! que Dieu me pardonne ! Il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres. J'ai prononcé plus d'actes de foi pendant un an que pendant toute ma vie ².

1. *Histoire d'une âme*, ix, 157-158.

2. *Histoire d'une âme*, ix, 159-160.

Cette description pathétique nous fait entrevoir les tourments intérieurs des âmes les plus saintes sous l'action purificatrice de l'amour.

Aux indicibles souffrances de l'âme s'unissaient les douleurs crucifiantes de son être épuisé, consumé. Thérèse avançait toujours vers son calvaire avec le sourire des saints ; le corps de plus en plus écrasé par la douleur physique, l'âme de plus en plus divine. Les *Novissima verba* nous retracent au jour le jour les derniers sentiments de cette vie finissante. Pas une plainte, pas une parole de murmure, mais l'abandon le plus filial à la Providence dans la confiance et le pur amour. « Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui. »¹

Dépassant la souffrance, Thérèse habitait dans l'amour.

¹ C'est incroyable comme toutes mes espérances se sont réalisées ! Quand je lisais autrefois saint Jean de la Croix, je suppliais le bon Dieu d'opérer en moi ce qu'il écrit, c'est-à-dire de me sanctifier en peu d'années, de me consumer dans l'amour. Je suis exaucée².

A sa sœur Céline qui lui demandait un mot d'adieu, elle murmura avec tendresse :

— J'ai tout dit : tout est accompli. C'est l'amour seul qui compte³.

Le matin du 30 septembre Sœur Thérèse parut haletante, épuisée. Ses souffrances atteignirent un paroxysme inexprimable. On la vit joindre ses mains et se tourner en une supplication angoissée vers la Vierge du sourire :

— C'est l'agonie toute pure, gémit-elle, sans aucun mélange de consolation.

Puis comme soulevée par une force toute divine, elle répéta avec ardeur :

1. *Novissima verba*, 7 juillet 1897.

2. *Novissima verba*, 31 août 1897.

3. *Novissima verba*, 29 septembre 1897.

— Non, non je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour.

Le soir baissait. Soudain l'expression de son visage changea : c'était la suprême agonie. Lentement, en prière, la communauté entra. Thérèse accueillit ses sœurs avec un doux sourire. Elle tenait dans ses mains son Christ crucifié, le regardant sans cesse avec amour. Pendant plus de deux heures un râle terrible déchira sa poitrine. Son visage demeurait congestionné, ses mains violacées. Son corps, secoué par la fièvre, tremblait de tous ses membres. Sous l'oppression croissante et implacable, la sainte malade laissait échapper de faibles gémissements involontaires.

A 6 heures l'angélus sonna. Elle tourna son regard vers la statue de Marie.

Vers 7 heures, Thérèse murmura :

— Ma Mère, n'est-ce pas encore l'agonie ? Ne vais-je pas mourir ?

Et bientôt après, fixant son crucifix :

— Oh !... je l'aime... Mon Dieu !... je... vous aime !!!

Ayant prononcé ces paroles, Thérèse retomba, la tête doucement penchée en arrière. La cloche de l'infirmerie tinta pour rappeler la communauté. Les Sœurs se rangèrent autour de son lit. Le visage de Thérèse reprit son teint de lis. Ses yeux se fixèrent vers le ciel, irradiés, traduisant une indicible béatitude. L'extase dura l'espace d'un *Credo*. Puis Thérèse ferma les yeux. Elle était morte d'amour.

DEUXIÈME PARTIE

SA DOCTRINE SPIRITUELLE

L'Esprit de Dieu qui assiste l'Eglise militante dans sa mission sanctificatrice suscite, aux périodes décisives de son histoire, de grands génies dont la mission providentielle est de conduire les âmes vers la plus haute perfection par des voies nouvelles, toujours inspirées par l'Évangile. Leur action surprend tout d'abord, mais bientôt leur bienfaisante influence s'étend à l'Eglise entière et leur exemple héroïque constitue pour les générations futures des types classiques de sainteté.

Tels furent : un saint Benoît, un saint Dominique ou un saint François d'Assise, un saint Ignace de Loyola, un saint François de Sales, un saint Jean de la Croix ou une Thérèse d'Avila, et, plus près de nous, un Don Bosco et une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Car, la « petite Thérèse » de Lisieux est de la race de ces grands spirituels qui ont marqué de leur puissante originalité la spiritualité catholique. L'Eglise n'a pas hésité à rapprocher son génie mystique de celui d'un saint Augustin,

d'un saint François d'Assise et d'un saint Thomas d'Aquin ¹.

Certes, il ne s'agit pas d'égaliser le simple tracé de la « petite voie » d'enfance aux intuitions d'Augustin ou à la vaste synthèse scientifique de l'Aquinate, mais dans son ordre : sur le plan de la perfection chrétienne, sainte Thérèse de Lisieux demeure l'une des plus grandes lumières de l'Eglise.

Nous étudierons successivement dans cette partie :

1. Une voie toute nouvelle.
2. Les caractères négatifs de la spiritualité thérésienne.
3. Les caractères positifs de la spiritualité thérésienne.

1. Discours du 11 juillet 1937, à Lisieux, de S. Em. le cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat et légat *a latere* du Pape Pie XI. « L'éblouissant génie d'Augustin, la sagesse lumineuse de Thomas d'Aquin ont projeté sur les âmes les rayons d'une impérissable clarté ; par eux, le Christ et sa doctrine sont mieux connus. Le poème divin vécu par François d'Assise a montré au monde une imitation encore inégalée de la vie de Dieu fait homme ; par lui, des légions d'hommes et de femmes ont appris à plus parfaitement l'aimer. Mais une petite Carmélite, à peine parvenue à l'âge adulte, a conquis en moins d'un demi-siècle d'innombrables phalanges de disciples. Les Docteurs de la loi sont redevenus enfants à son école ; le Pasteur suprême l'a exaltée et la prie dans une humble et assidue supplication ; et, en ce moment même, il y a, d'un bout du monde à l'autre, des millions d'âmes dont la vie intérieure a subi l'influence bienfaisante de ce petit livre : *Histoire d'une âme...* Vous êtes grande, ô petite Sainte ! et innombrable est votre famille spirituelle. »

CHAPITRE PREMIER

“ Une voie toute nouvelle ”

Ce fut au contact de l'Évangile et sous une illumination spéciale de l'Esprit Saint que ce « génie tout d'invention et de création » découvrit ce nouveau chemin de sainteté. Elle rêvait « d'une petite voie bien droite et bien courte, une petite voie toute nouvelle »¹, préférable par sa simplicité et son caractère accessible à tous au « rude escalier de la perfection » des grandes austérités.

Nous sommes dans un siècle d'inventions², écrivait-elle. Ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, un bon ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus ; car, je suis trop petite pour gravir l'escalier de la perfection. Alors, j'ai demandé aux Livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir, et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de la Sagesse éternelle : « Si quelqu'un est *tout petit*, qu'il vienne à moi. » Je me suis donc approchée de Dieu, devant bien que j'avais découvert ce que je cherchais³.

« En vérité, en vérité si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez dans le royaume des cieux. » — « Le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. »³ Ces textes de l'Évangile furent pour

1. *Histoire d'une âme*, ix, 154.

2. *Histoire d'une âme*, ix, 154.

3. *Saint Matthieu*, xviii, 3 ; *Saint Marc*, x, 14.

Thérèse une révélation : la voie d'enfance spirituelle venait de lui être découverte. Avec une audace qui nous confond, la jeune Carmélite se fera autour d'elle l'annonciatrice et la créatrice d'un « nouveau style de sainteté ». Poussée par un instinct qui lui vient d'en haut, sûre de sa propre voie, elle se livre désormais sans réserve aux inspirations de l'Esprit de Dieu qui la guide.

Sans vanité mais sans timidité, à la manière des plus grands maîtres en possession d'une méthode éprouvée, elle jugera avec modestie, mais avec une souveraine liberté, les auteurs spirituels si nombreux et si féconds à qui souvent manque l'inspiration divine ou le souffle du génie :

Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite. Je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Écriture Sainte. Alors, tout me paraît lumineux : une seule pensée découvre à mon âme des horizons infinis. La perfection me semble facile : je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner *comme un enfant* dans les bras du bon Dieu. Laisant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste. Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures, car, s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement, je n'y entrerais jamais ¹.

Thérèse de Lisieux a trouvé dans l'Évangile « une voie toute nouvelle » et toute simple où elle sent que Dieu l'appelle, et, à sa suite, la multitude presque infinie des « petites âmes » prédestinées comme elle à parvenir à la plus haute perfection chrétienne par le chemin d'une vie tout ordinaire.

1. Lettre à un missionnaire, 1897.

L'Eglise ne s'y est point trompée : en canonisant la Sainte elle a canonisé sa doctrine : l'enfance spirituelle est une voie authentique de sainteté. Le Pape Pie XI l'a proclamé : l'humble Carmélite apporte au monde « un message nouveau, *OMEN NOVUM* »¹. La voie d'enfance spirituelle marque dans l'Eglise une époque nouvelle où la sainteté est rendue accessible à tous. Sainte Thérèse de Lisieux appartient à la lignée des plus grands maîtres de la perfection chrétienne. Dans sa gloire éblouissante, elle nous apparaît comme *l'annonciatrice d'un nouvel âge de spiritualité*.

1. Pie XI, Discours au lendemain de la canonisation, 16 mai 1925.

CHAPITRE II

Caractères négatifs de la spiritualité thérésienne

ABSENCE DE MORTIFICATIONS EXTRAORDINAIRES. —
ABSENCE DE CHARISMES. — ABSENCE DE MÉTHODE
D'ORAISON. — ABSENCE D'ACTIONS ÉCLATANTES.

Pour fixer les traits distinctifs d'une spiritualité, une double démarche s'impose : d'abord bien dégager les caractères qui la différencient des autres spiritualités ; puis, surtout marquer avec précision les caractères positifs qui constituent sa nature propre. En procédant par éliminations successives, on cerne de plus en plus l'essence de la réalité à définir. Quand il s'agit de natures supérieures d'ordre spirituel, de Dieu en particulier, aucune méthode ne se révèle plus efficace pour établir leur radicale différence d'avec les autres êtres créés et pour mettre en relief leur transcendante grandeur.

Il en est ainsi de la spiritualité thérésienne. Elle accuse avec une étonnante vigueur des caractères négatifs qui la discernent des autres formes, en apparence, plus classiques de la sainteté : absence de mortifications extraordinaires, absence de charismes mystiques, absence de méthode d'oraison, absence d'œuvres éclatantes. Ce faisceau de caractères négatifs lui appartient en propre et lui trace une physionomie à part dans la spiritualité catholique.

Absence de mortifications extraordinaires.

Une certaine hagiographie s'était complu autrefois à nous décrire les effrayantes mortifications des saints ; et, dans le bon peuple chrétien, souvent encore, on identifie volontiers la sainteté héroïque avec les austérités sanglantes. Un saint est un être qui ne mange pas, qui ne boit pas, qui ne dort pas, qui s'épuise en veilles et en flagellations de toutes sortes, qui tue son corps ou le réduit en dure servitude, au bénéfice de la seule vie de l'âme. Aucune erreur n'est plus funeste. Une multitude de chrétiens qui ne peuvent jeûner ni se passer de sommeil ni vivre revêtus de haïres et de cilices se croient dispensés de tendre à la sainteté.

Ce préjugé tenace explique le sourire sceptique avec lequel fut accueillie l'*Histoire d'une âme* dans certains monastères et dans certains milieux dévots, de la part de vénérables ecclésiastiques et de supérieures très méritantes : « sainteté à l'eau de rose », pensait-on, et « qui passera ».

L'Eglise en a jugé autrement. La petite Thérèse est sur nos autels et son appel à la sainteté, authentiqué par la voix des Papes, a été entendu du monde entier. A sa suite des multitudes de « petites âmes » généreuses, souriantes et héroïques, ont avancé avec vaillance vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne, ayant rencontré dans son message d'amour l'écho fidèle des enseignements du Christ et du plus pur Evangile.

Or, la grande Sainte de Lisieux a résolument laissé de côté ce qu'elle appelait elle-même, en reprenant un langage usuel : « les macérations des saints ». Elle s'en défie ; voire même, sauf pour des cas d'exception, elle s'y montre nettement opposée. Thérèse avait cru d'abord devoir s'engager dans la voie des pénitences surrogatoires.

L'attrait de la pénitence me fut donné, nous dit-elle ; mais rien ne m'était permis pour le satisfaire. Les seules mortifications que l'on m'accordait consistaient à mortifier mon amour-propre, *ce qui me faisait plus de bien que les pénitences corporelles* ¹.

Plus tard elle obtint enfin la permission de se livrer à de plus rudes mortifications. Non contente des disciplines de règle en usage dans son Carmel et qu'elle s'imposait joyeusement jusqu'au sang, elle voulut porter sur sa poitrine « une croix armée de pointes de fer » ². La pauvre petite en fut malade. Au lieu de se dépiter à la constatation de son impuissance comme tant d'autres âmes superbes trop remplies d'elles-mêmes, avec une intuition profonde des voies de la Providence, elle se contente de remarquer :

Vous voyez bien que les grandes pénitences ne sont pas pour moi. Le bon Dieu sait que je les désire, mais il n'en a *jamais* voulu la réalisation, autrement je n'aurais pas été malade pour si peu de chose. Qu'est-ce que cela auprès des macérations des saints ? D'ailleurs, j'y aurais trouvé trop de joie et les satisfactions naturelles peuvent très bien se mêler à la pénitence la plus austère. *Il faut s'en défier*. Croyez-moi, ma Mère, ne vous lancez jamais dans cette voie : ce n'est pas celle des toutes « petites âmes » comme les nôtres ³.

Thérèse eut la sagesse de voir dans cette expérience et cette impuissance une indication providentielle pour se mettre à la recherche de la sainteté par une autre voie. Elle fuira de plus en plus le chemin des grandes macérations. « Je l'ai vue appliquée à la mortification avec toujours plus de simplicité et de modération à mesure qu'elle approchait de la fin de son exil », déposera Mère Agnès.

1. *Histoire d'une âme*, VII, 129.

2. Procès diocésain, 1578, Mère Agnès.

3. Procès diocésain, 1579, Mère Agnès.

Elle ne voulait pas d'une mortification préoccupante, capable d'empêcher son esprit de s'appliquer à Dieu. Elle me disait que le démon trompait souvent des âmes généreuses mais imprudentes, les poussant à des excès qui nuisent à leur santé et les empêchent de remplir leur devoir. Elle y voyait aussi le désir de se complaire en soi-même. Elle m'avoua que dans le commencement de sa vie religieuse, elle avait cru bien faire, pour imiter les saints, en s'ingéniant à rendre les aliments insipides ; « mais, ajouta-t-elle, j'ai laissé depuis longtemps cette manière-là. Quand la nourriture est à mon goût, j'en bénis Dieu ; quand elle est mauvaise, alors j'accepte la mortification. Cette mortification non cherchée me paraît *la plus sûre et la plus sanctifiante* »¹.

Ces textes sont sans réplique. Ils manifestent avec évidence que la Sainte de Lisieux a exclu de sa voie d'enfance spirituelle les mortifications corporelles extraordinaires, les grandes « macérations des saints ». L'observation des âmes qui vivaient autour d'elle et ses propres lumières intérieures lui avaient découvert le danger de cet ascétisme violent quand l'amour-propre parvient à s'y loger. De son temps, au Carmel de Lisieux, les orties poussaient en liberté dans le jardin pour servir aux pénitences surrogatoires de la communauté. C'est après avoir vu de ses yeux le résultat de ces pénitences dans la vie spirituelle des âmes que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus chercha un moyen plus rapide et plus sûr pour s'élever à la sainteté.

Rien n'est plus caractéristique sur ce point que ses réactions d'âme devant les effrayantes macérations d'un bienheureux Henri Suzo. Mère Agnès en reçut la confiance à l'infirmerie, au moment où la Sainte de Lisieux était parvenue sur les plus hauts sommets de l'union divine :

Dans la vie du bienheureux Henri Suzo, lui dit-elle, un passage m'a particulièrement frappée : *la supériorité du*

1. Procès apostolique, 698, Mère Agnès.

combat spirituel sur les mortifications de la chair. Eh bien ! le bon Dieu n'a pas voulu de moi comme simple soldat. J'ai été tout de suite armée chevalier et je suis partie en guerre contre moi-même dans le *domaine spirituel* par *l'abnégation et les petits sacrifices cachés*. J'ai trouvé la paix et l'humilité dans ce combat obscur où la nature n'a aucune prise ¹.

Réponse capitale, révélatrice du véritable esprit de l'enfance spirituelle. Ce qui a le plus frappé la petite Thérèse, à la lecture de la vie du bienheureux Henri Suzo, c'est l'incontestable supériorité de la mortification de l'esprit sur la pénitence corporelle et le changement de méthode enseigné par Dieu lui-même au grand mystique rhénan. Quant à elle, par une grâce insigne du bon Dieu, dès le début de sa vie religieuse, elle avait entrevu et pratiqué cette manière supérieure de combattre « en chevalier ». Convaincue par son expérience personnelle que la multitude des « petites âmes » ne pourraient jamais s'élever jusqu'à la perfection s'il leur fallait passer par la voie des mortifications extraordinaires et s'arrêteraient en chemin découragées, avec une hardiesse étonnante et la liberté d'une sainte inspirée par Dieu, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a volontairement substitué à l'« ascétisme de grandeur » l'« ascétisme de petitesse », bien persuadée, dans la lumière de Dieu, qu'avec ces « riens », mais fidèlement acceptés, l'âme parvient plus rapidement au détachement total et au pur amour.

Si toutes les âmes appelées à la perfection avaient dû, pour entrer au ciel, pratiquer ces macérations, Notre-Seigneur nous l'aurait dit et nous nous les serions imposées de grand cœur. Mais il nous a annoncé qu'il y a plusieurs demeures dans sa maison. S'il y a celle des grandes âmes, celles des Pères du désert et des martyrs de la pénitence,

1. *Novissima verba*, 3 août 1897.

il doit y avoir aussi celles des « petits enfants ». Notre place est là ¹.

En canonisant la sainteté de Thérèse, l'Eglise a approuvé sa doctrine. Tout en respectant les formes légitimes de l'ascèse du passé, elle nous a garanti d'une manière infailible que ce nouvel ascétisme de petiteesse est un chemin véritable de sainteté au même titre que l'ascétisme de grandeur ².

Absence de charismes.

Un second aspect négatif caractérise la petite voie d'enfance spirituelle : l'absence totale de charismes, à l'opposé de la plupart des vies de saints qui insistent sur les grâces mystiques de toutes sortes : extases, visions et révélations, stigmates, lévitations, interventions diaboliques ou apparitions d'anges, discernement des cœurs et clairvoyance prophétique, puissance du miracle.

Sans sortir de la tradition mystique du Carmel, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'avait qu'à ouvrir au hasard l'autobiographie et les autres écrits de sa sainte Mère pour y contempler le spectacle d'une existence toute remplie de phénomènes mystiques extraordinaires. L'extase saisissait Thérèse d'Avila n'importe où : au chœur, au parloir, au milieu de ses filles, jouant

1. *Histoire d'une âme, conseils et souvenirs*, 278.

2. *Le message de Fatima* confirme le sens de ce nouveau style de sainteté. Lucie, de Fatima, la voyante, écrivait, le 20 avril 1943, à S. Exc. Mgr l'évêque de Leiria, qui a dans sa juridiction le pèlerinage de Notre-Dame de Fatima : « Le bon Dieu ne veut pour mortification que l'accomplissement simple et honnête des tâches quotidiennes et l'acceptation des peines et des ennuis. Il désire qu'on montre clairement ce chemin aux âmes, car beaucoup s'imaginent que la pénitence signifie « grandes austérités », et, n'ayant ni la force ni la magnanimité pour les entreprendre, se découragent et tombent dans une vie d'indifférence et de péché. Voilà, dit Lucie, la pénitence que le bon Dieu exige maintenant. »

au tambourin. Une fois même, le ravissement la surprit à la cuisine, une poêle à la main. A l'heure de ces extases, elle ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, ne sentait plus rien. Son corps ne touchait plus terre, se refroidissait, devenait inerte ; et, après les faveurs divines des états les plus élevés, pendant deux ou trois jours, la Sainte restait comme hors d'elle-même, les puissances absorbées.

Aux extases succédaient les visions et les révélations. Notre-Seigneur lui apparaissait, la comblant de bonheur. Un jour, le Christ lui ayant montré des mains d'une extraordinaire beauté, cette vision de l'humanité de Jésus laissa dans son âme une trace ineffaçable. Un autre jour elle vit sa place en enfer si sa volonté s'était montrée infidèle. Paroles intérieures et visions du surnaturel, vue prophétique de l'avenir, illuminations charismatiques et dons du Saint-Esprit lui faisant savourer la béatitude indicible d'une âme élevée au mariage spirituel et vivant déjà sur la terre en compagnie des Trois Personnes de la Trinité, vols de l'esprit, recueillement profond de toutes les puissances en Dieu, touches de silence et de paix divine, Thérèse d'Avila connut par expérience personnelle presque toutes les formes de charismes mystiques dont la libéralité divine se plaît à combler les grands serviteurs de Dieu ici-bas.

Ces faveurs divines apportent à l'âme héroïque qui chemine vers Dieu d'insignes bienfaits : le sens de la puissance souveraine de Dieu et de son infinie grandeur, un détachement total. L'âme devient étrangère à tout le créé. Pour voir Dieu, l'être humain voudrait mourir. Cette expérience des choses divines lui communique aussi une infatigable ardeur apostolique au service de l'Eglise et de la rédemption. Ces charismes abondent chez les fondateurs d'Ordres et dans une foule de saints canonisés.

Or, chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le mou-

vement de sa spiritualité exclut toute extase, tous stigmates, toute vision, toute intervention diabolique, tout miracle. Celle qui devait devenir la plus grande thaumaturge des temps modernes n'opéra dans sa vie aucun miracle, aucun prodige. Il faut l'observer attentivement pour y découvrir la trace de phénomènes extraordinaires. A peine parvient-on à glaner cinq ou six traits de ce genre. Beaucoup d'existences ordinaires en fourniraient autant. Les témoins du procès de canonisation ne pouvaient manquer de souligner cet aspect négatif si caractéristique de sa sainteté.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne ressemble pas, quant aux dons surnaturels, ou du moins quant à leur manifestation, à la plupart des saints canonisés par l'Église. Excepté sa vision de la Sainte Vierge, celle encore qui lui dévoila par avance la maladie de son père, excepté aussi « la flamme d'amour » dont elle affirme avoir été blessée une fois, et, enfin, l'extase de sa mort, je ne vois rien dans sa vie qui sorte de l'ordinaire. Sauf encore, peut-être, certaines prédictions qu'elle a faites de ce qui arriverait après sa mort. Sans doute, elle a joui bien des fois d'un très profond recueillement, mais cet état d'oraison était enveloppé de simplicité sans manifestations extraordinaires. Il faut donc dire que les phénomènes mystiques extraordinaires ont été dans sa vie tout à fait à l'état d'exception. La simplicité était la règle. Penser autrement serait changer la physionomie si encourageante que le bon Dieu s'est plu à donner à sa petite servante tout exprès pour appeler à son amour les « petites âmes » qui voudraient le suivre¹.

La fréquence de ces dons extraordinaires dans sa vie eût été contraire à ce qu'elle dit des desseins de Dieu sur son âme. Sa vie devait être simple pour servir de modèle aux « petites âmes » si nombreuses qui marchent par la voie commune dans la nuit de la foi².

1. Procès apostolique, 2332, Mère Agnès.

2. Procès apostolique, 2346, Sœur Marie de la Trinité.

La concordance unanime, la clarté et la force de ces témoignages se passent de commentaire. Il n'entraîne pas dans les vues de la Providence de faire bénéficier sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de ces charismes mystiques si fréquents chez les saints. Dieu qui la destinait à présenter au monde un nouveau modèle de sainteté accessible à tous préféra la conduire jusqu'à lui par une voie tout ordinaire. Si précieuses, en effet, que soient les grâces mystiques, leur présence est enveloppée d'embûches. Le discernement du vrai et du faux devient si difficile en pareille matière ! Un saint Jean de la Croix, comblé lui-même de ces faveurs divines, nous en a avertis en des pages sévères devenues classiques. Quel est le directeur de conscience qui n'a pas rencontré de ces âmes qui se prétendent appelées par Dieu à une grande mission pour le salut de l'Eglise et du monde, à qui le Seigneur parle intérieurement et qui sont en réalité tout simplement les pauvres victimes de leur sensibilité et de leur imagination ?

Tous les maîtres spirituels sont d'accord pour demander en ces matières une vigilante circonspection. Saint Vincent Ferrier, le plus grand thaumaturge de son siècle, et dont la prodigieuse vie apostolique se déroule sous nos yeux comme un charisme perpétuel, n'est pas moins sévère et formule les mêmes conseils dans son *Traité de la vie spirituelle* :

N'allez pas désirer ni demander des visions, ni des révélations, ni des sentiments exceptionnels. Ces désirs procèdent souvent d'une vaine curiosité ou d'un fonds de vanité. L'âme s'y laisse entraîner dans l'illusion et les tentations diaboliques par de fausses visions et de fausses révélations¹.

Même vraies, ces faveurs divines recèlent de réels dangers : l'âme qui se voit cheminant vers Dieu par

1. SAINT VINCENT FERRIER, *Traité de la vie spirituelle*, ch. XI.

des voies extraordinaires risque de ne plus demeurer dans une humilité profonde. Elle s'imagine être la préférée de Dieu : la voilà satisfaite d'elle-même et remplie d'orgueil. Mieux vaut cheminer vers Dieu par la « petite voie » d'enfance spirituelle dans la conscience de sa faiblesse, dans la foi pure et l'abandon total. « A toutes les extases, disait Thérèse, je préfère la monotonie du sacrifice obscur. »¹ Une telle doctrine écarte tout danger d'illusion.

Absence de méthode d'oraison.

Un troisième caractère négatif distingue la spiritualité thérésienne : son absence de méthode d'oraison. Nous touchons ici à un point important, car la vie d'oraison est l'âme de toute spiritualité. Plus que tout autre élément, elle nous révèle, chez les saints, le secret de leur union à Dieu.

Aux yeux de Thérèse d'Avila, la grande réformatrice du Carmel, l'oraison était tout. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait lu et relu dans les écrits de sa sainte Mère les admirables descriptions qu'elle nous en a laissées : prière vocale ou mentale, oraison de recueillement, oraison de quiétude, oraison d'union, et, à l'occasion des sept demeures de l'âme, les étapes principales de cette vie d'oraison et d'union depuis les formes élémentaires de l'oraison active jusqu'aux plus subtiles analyses des états supérieurs du mariage spirituel. Or, chez la « petite Thérèse » plus de trace de ces demeures, ni de ces étapes, plus de possibilité de classement. Rien ne ressemble moins au *Château de l'âme* que l'*Histoire d'une âme*. Malgré leur appartenance à une même famille religieuse, leur génie est différent.

Il en est ainsi de tous les saints qui ont marqué de leur puissante originalité la pensée et la vie de l'Eglise.

1. Lettre à Mère Agnès, 1889.

Les apôtres avaient leur manière propre d'aller à Dieu par la prière. L'Eglise primitive vivait encore des psaumes et des cantiques spirituels de la synagogue, mais animée par le souffle charismatique de l'Esprit du Père et le sens filial de la prière de Jésus. Indéfiniment, on verra éclore dans l'Eglise des formes nouvelles de la vie d'oraison. L'Esprit souffle comme il veut, selon les besoins des âmes et des temps.

Avec l'oraison monastique, l'âme s'élève vers Dieu en toute simplicité. L'âme du solitaire ou du cénobite passe sans effort de la lecture à la méditation, de la méditation discursive à l'oraison contemplative, au contact de la nature ou au rythme des psaumes, en toute liberté, s'adaptant avec une merveilleuse souplesse aux tempéraments les plus variés. Voici comment la décrit l'un des plus grands maîtres spirituels de notre temps :

Pour le moine, l'oraison mentale n'est pas autre chose que ces pauses dans la lecture de la Sainte Ecriture ou des livres de piété, pendant lesquelles l'âme s'élève vers Dieu, s'unit à sa volonté et, dans cette vue, découvre ses défauts et les desseins de Dieu sur elle. Saint Benoît dit qu'en général ces pauses doivent être « courtes », à moins que l'onction du Saint-Esprit ne les prolonge, mais, aussitôt que cesse le mouvement de la grâce nous portant à nous unir à Dieu, on doit reprendre la lecture ou la récitation des psaumes. C'était la seule oraison mentale connue et pratiquée par ces géants de sainteté que furent les Pères du désert, et les moines d'Occident n'ont fait que continuer cette tradition. La simplicité des anciens a formé tant de contemplatifs et tant de saints ! Cette méthode a l'avantage d'être à la portée de tout le monde, de diminuer beaucoup les distractions, et comme elle a élevé dans le passé à la plus haute contemplation des milliers d'âmes, elle peut encore nous conduire, nous aussi, à cette même grâce¹.

1. Texte trouvé dans les manuscrits de Dom Marmion et publié avec l'agrément de Dom Thibaut.

Avec saint Ignace de Loyola tout change. Sous la poussée de besoins nouveaux dans l'Eglise, surgit une nouvelle méthode qui dépasse en précision toutes les formes du passé soit pour la marche extérieure des exercices, soit dans le jeu intime et la discipline des diverses facultés. Rien n'est laissé au hasard. Avec une merveilleuse compréhension des lois les plus profondes de notre psychologie, toutes les forces de l'homme sont utilisées au service du Christ.

C'est dans la *méditation* que se concentrent les traits les plus caractéristiques de cette méthode, appelée à se généraliser dans l'Eglise avec des modifications complémentaires, selon les divers génies qui l'utiliseront. La méditation comprend habituellement : une prière préparatoire, deux préludes avec composition de lieu, des considérations en trois ou cinq points, l'application systématique des cinq sens et des trois facultés de l'âme : mémoire, intelligence, volonté ; enfin, des colloques suivis de résolutions ; le tout accompagné d'un examen rapide sur les fruits de l'oraison.

Toutes les méthodes ont leurs avantages et leurs dangers. Sous prétexte de liberté et de docilité au souffle de l'Esprit, certaines âmes mystiques ont tendance à se dispenser de l'effort et restent dans le vague. Par contre, une méthode trop rigide mécanise à l'excès le jeu des facultés qui doit demeurer spontané comme la vie et disponible aux moindres inspirations de l'Esprit d'amour. Les commentateurs de second ordre auront toujours de la peine à suivre la liberté créatrice des grands maîtres. C'est la rançon de la surhumaine grandeur des saints de ne pouvoir exprimer en formules adéquates toute la réalité divine entrevue. Voilà pourquoi il faut savoir les entendre plus selon l'esprit qu'à la lettre, en replaçant leurs mots d'ordre dans le contexte de leur vie. Cette compréhension supérieure de leurs directives à la lumière de leurs actes et de leur

esprit permet de les apprécier dans la riche complexité de leur nature et dans la variété de leur mission dans l'Eglise. On est moins surpris alors de voir un saint Benoît, modèle du pur contemplatif, laisser à ses fils une *Règle* qui entre dans les détails les plus matériels de la vie d'un monastère et qui est un chef-d'œuvre de discrétion, véritable code de sainteté du monachisme occidental, tandis que saint Ignace de Loyola, le créateur des « Exercices », prototype de la spiritualité moderne, se montre à certaines heures de sa vie irrésistiblement emporté par l'extase et murmurant dans ses ravissements : *O Beata Trinitas*.

Jamais sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne put se soumettre à une méthode trop systématique d'oraison. Tout enfant, au cours de ses promenades avec son père, elle aimait à se retirer « à l'écart sur l'herbe ». « Alors, dit-elle, mes pensées devenaient bien profondes ; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans *une réelle oraison*. »¹ Toute la vie d'oraison de la Sainte de Lisieux tient en cette première confidence. Sa pensée contemplative ne pourra jamais accepter des cadres trop rigides, trop bien ordonnés.

- Un jour, à l'abbaye, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, que je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre qu'il est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense*... — Mais à quoi pensez-vous ? me dit la religieuse en riant. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité ; enfin, je pense ! » Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une *véritable oraison* dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur².

1. *Histoire d'une âme*, II, 24.

2. *Histoire d'une âme*, IV, 57.

Elle passait pour suivre assez mal la Messe le dimanche ; mais, remarque l'aumônier du pensionnat, ceci exige une explication. On demande généralement aux enfants de *suivre les différents points de la Messe en lisant dans leur livre*. On le demandait donc à Thérèse comme aux autres, mais la chère enfant ne le faisait pas... Quand on lui indiquait ce qu'elle devait lire, elle remerciait avec un gracieux sourire, baissait les yeux sur son livre pendant quelques secondes, et bientôt elle relevait la tête comme si elle était distraite. Elle faisait une prière bien meilleure que celle de ses compagnes en se livrant à l'oraison contemplative¹.

Elle avait en horreur les dévotionnettes de bonne femme ; et, en dehors de l'Office divin, sa grande prière était le *Pater*.

Quelquefois, lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite lentement un *Pater* ou un *Ave Maria*. Ces prières seules me ravissent ; elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent².

Défions-nous cependant de toute simplification à outrance. Sous prétexte d'écarter toute méthode trop rigide et de transformer l'action en prière, l'activisme moderne court le danger de détourner les âmes de ce contact profond et direct avec Dieu, sans lequel on traîne une vie intérieure appauvrie. L'essence de toute vie d'oraison, éternelle comme l'Évangile, consiste, selon la belle formule classique de saint Jean Damascène, dans « une ascension de l'âme vers Dieu », pour l'aimer, l'adorer, l'exalter, le louer ou pour lui demander sa grâce et son secours dans tous nos besoins. La prière de demande dérive de cette haute vie d'oraison où l'âme,

1. Procès diocésain, 329, abbé Domin.

2. *Histoire d'une âme*, x, 188.

établie en Dieu par une intense activité des vertus théologiques, lui parle familièrement de sa gloire et de ses propres nécessités, dans la spontanéité du « cœur à cœur ». Ce sont toutes les facultés de l'homme dans leurs actes les plus élevés qui entrent ainsi en jeu dans cette vie d'oraison et d'union.

A chacun de suivre sa vocation personnelle, d'après les lumières de la grâce et les attraits de son âme, dans une docilité toute filiale au souffle de l'Esprit de Dieu qui inspire à ses enfants d'adoption les vrais sentiments qui doivent les animer dans leur vie d'intimité avec leur Père du ciel. « C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons, disait Thérèse de Lisieux. Là, je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. »¹

Sur ce point capital de la vie d'oraison, comme sur celui de la mortification et des charismes mystiques, Thérèse doit demeurer un modèle accessible à toutes les « petites âmes ». L'Évangile est l'âme de sa vie d'oraison. Pour elle et pour la multitude des âmes chrétiennes qui cheminent vers Dieu par la « voie commune », la prière doit être un « élan du cœur », un simple regard vers le ciel, un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie ! C'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu².

Sa vie d'oraison restera la prière simple et profonde de l'enfant qui s'approche de Dieu comme d'un Père : « Je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. »³

1. *Histoire d'une âme*, viii, 146.

2. *Histoire d'une âme*, x, 188.

3. *Histoire d'une âme*, x, 188.

Absence d'actions éclatantes.

Un dernier aspect négatif achève de caractériser la spiritualité thérésienne : l'absence d'actions éclatantes.

Beaucoup de saints canonisés ont passé au milieu des hommes « puissants en œuvres et en paroles » à l'image de leur Maître, modifiant profondément la destinée de leur siècle, réalisateurs féconds à qui l'on doit les plus charitables institutions de l'humanité. Un saint Augustin, un saint Albert le Grand, un saint Thomas d'Aquin nous étonnent par leur prodigieux savoir, un saint Vincent Ferrier par l'action de sa parole et l'éclat de ses miracles, une sainte Jeanne d'Arc par sa merveilleuse épopée guerrière, un saint François Xavier par son zèle missionnaire, un saint Curé d'Ars par le mouvement des foules suscité au rayonnement de sa sainteté. Il ne serait pas difficile d'apporter encore le témoignage d'un grand nombre de fondateurs d'Ordres et d'une multitude d'apôtres, de martyrs et de saints. Leur vie toute divine apparaît par surcroît comme une incomparable réussite humaine.

Dans l'existence de l'humble Carmélite de Lisieux, aucune action d'éclat, pas d'œuvres extérieures. C'est une bien pauvre page que celle qui rapporte, dans le procès de canonisation, les menus emplois que Sœur Thérèse eut à exercer au cours de son existence de couvent, où elle remplit successivement les offices de lingère, de réfectorière, de sacristine et de portière. Ses fonctions les plus relevées dans le monastère furent un rôle mal défini de sous-maîtresse avec trois ou quatre postulantes et novices difficiles, auprès desquelles se dépensait sans compter et toujours avec le sourire la grande Sainte de Lisieux. On demeure confondu devant le contraste qui existe entre la banalité des occupations habituelles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la perfection toute divine avec laquelle elle

accomplissait ses actions ordinaires ; et, l'on peut se demander si, depuis l'exemple de la Vierge de Nazareth, il s'est rencontré une existence aussi sublime sous des apparences si communes.

La Providence s'est plu à rappeler au monde moderne avide de gloriole et d'étalage que la vraie grandeur ne consiste pas dans l'éclat extérieur mais dans la fidélité silencieuse d'une vie toute à Dieu. La Sainte de Lisieux demeure un modèle imitable pour la si grande multitude d'hommes et de femmes qui mènent sur la terre une existence obscure et besogneuse, condamnée à rester toujours inconnue. La « petite Thérèse » leur dit comme autrefois à ses novices : « Ne croyez pas que, pour arriver à la perfection, il soit nécessaire de faire de grandes choses. »¹ Notre-Seigneur « n'a besoin ni de nos œuvres éclatantes ni de belles pensées. S'il veut des conceptions sublimes, n'a-t-il pas ses anges dont la science surpasse infiniment celle des plus grands génies de ce monde ? Ce n'est donc ni l'esprit ni les talents qu'il vient chercher ici-bas... Il chérit la simplicité. »² Thérèse ne se laisse pas éblouir par les grandes actions que le monde admire. Son humilité profonde et les lumières de sa foi lui ont révélé que « les œuvres les plus éclatantes ne sont rien sans l'amour »³. Sans doute « les saints ont fait des folies. Ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des aigles ! Pour moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses et ma folie c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime, ma folie c'est de compter sur les anges et sur les saints pour voler jusqu'à Toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! »⁴

1. Procès apostolique, 1 277, Sœur Marthe de Jésus.

2. Lettre à Céline, 25 avril 1893.

3. *Histoire d'une âme*, viii, 142.

4. *Histoire d'une âme*, xi, 221.

Les œuvres éclatantes me sont interdites. Je ne puis prêcher l'Évangile, verser mon sang... Qu'importe ! mes frères travaillent à ma place, et moi, petite enfant, je me tiens tout près du trône royal ; j'aime pour ceux qui combattent ¹.

Je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. Encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper ces petits sacrifices qui donnent tant de paix au cœur. Mais cela ne me décourage pas. Je supporte d'avoir un peu moins de paix et je lâche d'être vigilante une autre fois ².

³ Je suis bien heureuse de m'en aller au ciel, mais quand je pense à cette parole du Seigneur : « Je viendrai bientôt et je porte ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres », je me dis qu'il sera bien embarrassé pour moi, car je n'ai pas d'œuvres... Eh bien ! Il me rendra selon ses œuvres à lui ³.

Vraiment, aucune spiritualité ne s'était attaquée avec une telle force et un tel exemple à faire tomber tout l'accidentel de la sainteté. Ni mortifications extraordinaires, ni charismes exceptionnels, ni méthode savante d'oraison, ni actions éclatantes : rien, rien, rien, rien. Que reste-t-il donc pour expliquer une telle sainteté ? — L'amour : « Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour. » ⁴

1. *Histoire d'une âme*, xi, 218.

2. *Histoire d'une âme*, x, 195.

3. *Histoire d'une âme*, Conseils et souvenirs, 302.

4. *Norissima verba*, 18 juillet 1897.

CHAPITRE III

Caractères positifs de la spiritualité thérésienne

LE DOGME DE LA PATERNITÉ DIVINE. — L'AMOUR MISÉRICORDIEUX. — LES VERTUS DE L'ENFANCE SPIRITUELLE. — PETITESSE. — PRIMAUTÉ DE L'AMOUR. — ABANDON. — FIDÉLITÉ. — SIMPLICITÉ. — VIE MARIALE.

Si précieux que soient les caractères négatifs pour discerner une spiritualité, ils ne suffisent pas pour nous en découvrir la nature profonde. Celle-ci ne nous apparaît que sous la lumière de l'intuition créatrice d'où elle a jailli. Dans la spiritualité thérésienne, cette intuition directrice est *l'esprit d'enfance* dans tous nos rapports avec Dieu. Tout découle de cette conception fondamentale. Considérer le bon Dieu comme le plus tendre des pères et pratiquer les vertus de l'enfance spirituelle, tel est le principe originel de cette « petite voie toute nouvelle », appelée à se répandre dans le monde entier avec une telle rapidité et une telle ampleur, rendant la plus sublime perfection chrétienne accessible à tous.

Le dogme de la paternité divine

Au sommet de la conception thérésienne du monde comme de la vision chrétienne de l'univers apparaît lumineuse une vérité suprême : la paternité de Dieu sur nous. Tout devient clair à cette lumière dans la spiritualité thérésienne comme dans la doctrine de l'Évangile. Cette idée domine la prédication de Jésus dès le sermon sur la montagne qui contient en raccourci toute l'essence du christianisme. Jésus parle familièrement de ce Père céleste qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, qui scrute les plus secrètes dispositions des âmes, qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt de splendeur les lis des champs, qui sait dans le détail nos besoins. La grande prière apprise par Jésus aux hommes est le « Notre Père », la supplication confiante des enfants de la terre envers leur Père du ciel. Dans son prologue, saint Jean a condensé tout le message de l'Évangile en un merveilleux raccourci : « Le Verbe s'est fait chair », « afin que nous soyons, nous aussi, des enfants de Dieu ». ¹ Le Fils unique du Père est devenu « le premier-né d'une multitude de frères », ajoute saint Paul. La puissance conquérante du message thérésien lui vient d'avoir su retrouver cette vérité centrale de la mystique chrétienne. « Qu'il est doux d'appeler Dieu notre Père et d'être son enfant ! » ²

En dépendance de ce dogme fondamental de la paternité divine, l'attitude morale de l'âme thérésienne sera extrêmement simple : vivre dans l'intimité du Père avec une âme d'enfant.

1. *Saint Jean*, I, 12-14.

2. Procès apostolique, 928, Sœur Geneviève.

L'amour miséricordieux

Thérèse a su comprendre aussi que, dans un cœur de père, il n'y a qu'amour et miséricorde. Sa conception du mystère de Dieu ne revêt pas l'allure d'une théodicée qui s'efforce de rattacher à l'Essence divine tous les attributs physiques et métaphysiques de la divinité. Mais son regard d'enfant a sondé les sentiments les plus intimes du cœur de Dieu. Aucune trace chez elle de ces sublimes élévations qui font la grandeur des écrits d'une sainte Angèle de Foligno ; point de ces grands mots de la théologie classique : d'immutabilité, d'incompréhensibilité, d'ineffabilité. Mais à ses yeux resplendissent dans une lumière divine la tendresse infinie et la miséricordieuse bonté de son Père du ciel. Ces vues d'enfant, si simples en apparence, sont, en réalité, les plus profondes. Elles s'harmonisent, par voie de connaissance infuse, avec les plus hautes vues de sagesse du génie scientifique d'un saint Thomas d'Aquin nous enseignant comment l'amour et la miséricorde dominent toutes les interventions de Dieu dans l'univers.

L'amour, en effet, est « à la racine » de toute l'action de Dieu sur ses créatures. L'amour créateur a fait jaillir le monde du néant. L'amour sauveur et glorificateur réalise l'actualisation des fins suprêmes de l'Incarnation. De la part de la créature, se fait le salut : c'est se laisser sauver et diviniser, se laisser aimer par le bon Dieu, et ainsi accéder à la sainteté.

no
avec
plus sub

logique explique et justifie la sainteté
« petite Thérèse » dans les voies
compris que le secret de la sainteté

teté, pour les êtres de néant et de péché que nous sommes, consiste avant tout à *se laisser aimer*; c'est-à-dire à se laisser combler par Dieu de ses dons gratuits. Abandonnant à d'autres âmes le désir de s'offrir en victimes à la justice divine, Thérèse choisira de s'offrir à son amour et à sa miséricorde. Notons-le bien : elle se consacrera, non pas à la souffrance, mais à l'amour. C'est même en cela que se résume le mouvement le plus foncier de la spiritualité thérésienne : se livrer continuellement à l'Amour, comme à un feu, pour y être rapidement consumé. L'acte d'offrande à l'amour miséricordieux est non seulement le terme et le sublime couronnement de la voie d'enfance spirituelle, mais en constitue aussi le *moyen le plus essentiel*. « Afin de vivre dans un acte de parfait amour » : voilà la fin. « Je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux » : voilà le principal moyen. Offrande non des lèvres, mais de toute une vie. Thérèse renouvelait souvent cet acte d'offrande. Elle en avait fait la « base de sa vie »¹. Elle le porta sur elle jusqu'à sa mort.

Et voici, d'après Thérèse elle-même, qui en avait fait l'expérience, les merveilleux effets de cette consécration à l'amour : « Depuis ce jour, l'Amour me pénètre, m'environe. A chaque instant, cet Amour miséricordieux me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché. »² S'offrir en victime d'holocauste, à la suite de Thérèse, c'est donc se livrer sans réserve à l'action créatrice et sanctificatrice de ce Dieu d'amour et le laisser libre de déployer sur notre misère et sur notre néant les effets de sa miséricorde infinie.

Tel est le sens profond — unique dans l'Eglise — de cette offrande comme « victime d'amour ».

1. Procès diocésain, 1527, Mère Agnès.

2. *Histoire d'une âme*, VIII, 148.

Mais cet amour, aux yeux de Thérèse, est inséparable des perspectives de la miséricorde : son offrande s'adresse à l'amour *miséricordieux*. Avec une surprenante force de pénétration et une sûreté doctrinale qui étonnent de la part d'une jeune fille, Thérèse a entrevu d'instinct le plan de miséricorde qui commande l'œuvre rédemptrice du Christ et tout le sens providentiel du gouvernement du monde. Ces vues contemplatives amèneront d'importantes conséquences pratiques pour les âmes qui voudront suivre la « petite voie » d'enfance spirituelle. Puisque, pour se déployer, la miséricorde divine n'a besoin que de notre fragilité de pécheur et de notre néant, « plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant ». « Le seul désir d'être victime suffit. » ¹ Dieu fera mieux éclater sa gloire dans notre néant.

Ce sens de la miséricorde divine avait plongé dans l'âme de Thérèse de profondes racines. La Sainte de Lisieux s'en fera l'apôtre inlassable :

Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève vers Dieu par la confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance. J'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur... Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmeraient en un clin d'œil comme une goutte d'eau dans un brasier ardent ².

A moi, il a donné sa miséricorde infinie, et c'est à travers ce miroir ineffable que je contemple ses autres attributs ³.

1. Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 septembre 1896.

2. *Histoire d'une âme*, x, 204.

3. *Histoire d'une âme*, viii, 144.

Les vertus de l'enfance spirituelle

A ces vues dogmatiques de la spiritualité thérésienne correspond la pratique des vertus de l'enfance spirituelle. Le dogme fonde toujours la morale. La voie d'enfance spirituelle, qui trouve son origine dans la « redécouverte » de la paternité divine, nous dicte en chacun de nos actes une attitude d'enfant vis-à-vis de Dieu. Cette enfance spirituelle « consiste à sentir et à opérer, sous l'influence de la grâce, comme l'enfant sent et agit naturellement »¹. L'harmonie qui existe entre le monde de la nature et de la grâce justifie cette transposition. Les âmes à qui l'enfant est proposé comme modèle sont invitées à imiter sur le plan surnaturel les qualités et les dispositions naturelles de l'enfance, moins ses défauts. Car l'enfance a ses défauts, ses déficiences, ses caprices. Mais elle possède d'éminentes qualités de franchise, de confiance, de tendresse, de simplicité.

Dans un discours célèbre, véritable code de l'enfance spirituelle, le Pape Benoît XV en a défini d'une manière magistrale les principes directeurs :

L'enfant a conscience de sa faiblesse, et sur ce point il nous donne une grande leçon. Il nous rappelle la condition indispensable de toute sainteté : le sens de notre fragilité et de notre impuissance à tout bien. L'enfance spirituelle « exclut tout sentiment de superbe, la présomption d'atteindre par des moyens humains une fin surnaturelle et la

1. PIE XI, Homélie de la Messe de canonisation, 17 mai 1925.

fallacieuse velléité de se suffire à l'heure du péril et de la tentation. D'autre part, elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un hommage pratique à sa puissance et à sa miséricorde, un recours confiant en la Providence de Celui qui nous octroie la grâce d'éviter le mal et d'accomplir le bien ». Les qualités de cette enfance spirituelle sont donc admirables, soit qu'on la considère d'un point de vue négatif, soit qu'on l'envisage du point de vue positif. On comprend dès lors que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'ait indiquée *comme condition nécessaire* pour acquérir « la vie éternelle ». « En vérité, je vous le dis : si vous ne vous convertissez point et si vous ne devenez pas comme de tout petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »¹ Oh ! l'éloquente leçon qui anéantit l'erreur et l'ambition de ceux qui, considérant le royaume des cieux comme un empire de la terre, rêvent d'y occuper les premières places et demandent lequel y sera le plus grand ! Mais afin de mieux établir que la prééminence dans le royaume des cieux sera le privilège de l'enfance spirituelle, le Seigneur poursuit en ces termes : « Quiconque se fera petit comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux. » Un autre jour, plusieurs mamans lui ayant présenté leurs enfants pour qu'il les bénit, et les disciples voulant les écarter, Jésus s'en indigna et dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. Ne les repoussez pas, car le royaume des cieux est à eux. » Et Jésus de conclure : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui ne reçoit pas le royaume des cieux comme un petit enfant n'y entrera point. »²

Il importe, continue le Pape, de remarquer la force de ce langage divin. Il ne suffit pas au Fils de Dieu d'affirmer d'une façon positive que le royaume des cieux appartient aux enfants ou que celui qui sera devenu semblable à un tout petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux, il enseigne, en outre, et d'une manière explicite, l'exclusion de ce royaume pour tous ceux qui ne ressembleront pas à des petits enfants. Or, quand un maître

1. *Saint Matthieu*, xviii, 3.

2. *Saint Marc* x, 15.

expose une leçon sous des formes variées, ne veut-il pas, par cette multiplicité de formes, signifier que sa leçon lui tient particulièrement au cœur ? S'il cherche tant à l'inculquer à ses élèves, c'est qu'il désire par l'une ou l'autre expression la leur faire plus sûrement comprendre. Il faut en conclure que le divin Maître tient expressément à ce que ses disciples voient dans *l'enfance spirituelle* la condition nécessaire pour obtenir la vie éternelle.

Devant l'insistance et la fermeté de cet enseignement, il semblerait impossible qu'une seule âme puisse négliger encore de suivre cette voie de confiance et d'abandon, d'autant plus que les paroles du Christ, non seulement sous une forme générale, mais d'une manière toute spéciale, déclarent cette ligne de conduite *obligatoire*, même pour ceux qui ont perdu la candeur de l'enfance. Quelques-uns voudraient croire que cette voie d'enfance et d'abandon est uniquement réservée aux âmes candides que le mal n'a pas privées de leur première innocence. Ils ne conçoivent pas la possibilité de la pratique de l'enfance spirituelle pour ceux qui ont perdu cette simplicité originelle. Mais les paroles du divin Maître : « Si vous ne vous convertissez point, et si vous ne devenez comme de tout petits enfants », n'indiquent-elles pas la nécessité absolue d'un changement et celle d'un effort ? « Si vous ne vous convertissez point » : voilà indiqué le *changement* nécessaire que les disciples du Christ doivent opérer pour « redevenir » enfants. Et qui donc doit « redevenir » enfant, sinon celui qui ne l'est déjà plus ? « Et si vous ne devenez comme de tout petits enfants » : voilà maintenant l'indication de l'*effort* à réaliser, car l'on comprend que ce soit un vrai travail de la part d'un homme mûr de redevenir ce qu'il n'est déjà plus depuis longtemps. Les paroles de Jésus : « Si vous ne devenez comme de tout petits enfants » impliquent donc l'*obligation* de travailler à reconquérir les dons de l'enfance¹.

Ainsi, pour remédier aux maux les plus graves de l'heure actuelle, l'Eglise ne trouve pas de remède plus

1. Discours de Benoît XV, 14 août 1921, à la promulgation du décret sur l'héroïcité des vertus.

efficace que de prescrire avec insistance à tous les chrétiens de mettre en pratique ces enseignements si formels du Christ de l'Évangile, convaincue que la pratique fidèle et intelligente de cette voie d'enfance ramènerait la société humaine à l'accomplissement des principales vertus chrétiennes.

L'ENFANCE SPIRITUELLE EST UN ABREGE DE L'ÉVANGILE. *A la base* : la conscience de notre petitesse et de notre néant en face de Dieu ; *au terme* : le triomphe de l'amour ; et, *comme moyens* d'y parvenir, l'abandon à la Providence, c'est-à-dire la foi la plus confiante, la plus audacieuse en la paternité divine ; et, en réponse à l'amour miséricordieux, une fidélité absolue et souriante à notre devoir d'état dans le cadre très simple d'une vie ordinaire, là où le bon Dieu nous a placés, sous l'impulsion constante et de plus en plus dominatrice de l'Amour. Même les chutes, échappées à sa faiblesse, aident l'âme à s'élever vers Dieu.

La doctrine spirituelle de sainte Thérèse de Lisieux tient tout entière dans cet esprit d'enfance. La « petite Thérèse », qui scrutait sans cesse l'Évangile « pour y découvrir le caractère du bon Dieu », a touché le fond du mystère de Dieu par rapport à nous : une paternité toute débordante d'amour et de miséricorde. Elle l'appelait familièrement « papa le bon Dieu »¹. Cette expression si simple traduit à merveille les sentiments intimes de son âme d'enfant. Elle avait compris à un degré unique le désir suprême du Cœur de Dieu : nous communiquer sa vie, nous pardonner, s'il le faut, et nous introduire pour toujours dans sa famille divine. Le dogme de la paternité divine illuminait toute sa vie spirituelle, lui inspirant la confiance la plus audacieuse de devenir une sainte.

La spiritualité thérésienne rejoint le plus pur Evan-

1. *Novissima verba*, 5 juin 1897.

gile. Nous appartenons à une famille surnaturelle qui constitue le corps mystique du Christ et s'étend à l'infini. Nous avons Dieu comme Père, la Vierge Marie comme Mère, et comme frères dans le Christ tous les saints de la terre et du ciel. « Ils sont tous nos parents là-haut. »¹

Telles sont les vastes perspectives de la pensée thérésienne. Avec la grande Sainte de Lisieux, il n'y a pas à redouter de se laisser enfermer dans les vues mesquines et rétrécissantes d'une spiritualité étriquée. On se meut toujours avec elle sous les plus larges horizons de la rédemption et l'on est émerveillé de trouver dans cette âme d'enfant une ampleur de regard qui embrasse, sous la lumière de la paternité divine et de notre grâce d'adoption, tout le plan de Dieu. La vision thérésienne du monde s'identifie, dans sa simplicité sublime, avec la vision chrétienne de l'univers.

1. *Novissima verba*, 12 juillet 1897.

Petitesse

Toute créature qui s'approche de Dieu, en présence de sa grandeur infinie, doit prendre conscience de son propre néant. « Je suis Celui qui suis... Tu es celle qui n'est pas. »¹ Cette double vérité définit les deux extrêmes à unir. Voilà pourquoi, conformément à la nature des choses, les saints ont toujours établi comme fondement de tout l'édifice de notre perfection la vertu d'humilité. Jésus lui-même ne l'avait-il pas indiquée comme condition primordiale pour compter au nombre de ses disciples : « Mettez-vous à mon école. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »²

« Rester petit enfant. »

Avec une merveilleuse intuition du rôle indispensable de l'humilité dans la vie spirituelle, la « petite Thérèse » insistait sur la pratique de cette vertu. « Il fallait toujours en revenir là. »³ « Restons toujours de « petits enfants », selon le désir de Notre-Seigneur. Ne nous a-t-il pas dit dans son Évangile que le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent ? »⁴ « Les privilégiés de Jésus sont les « tout petits. »⁵

Thérèse sentait d'instinct que le premier et le plus grand obstacle à la sainteté est l'orgueil. Le plus grand ennemi de nous-mêmes est notre propre « moi ». Pour nous élever jusqu'à la perfection nous comptons beau-

1. Dieu à sainte Catherine de Sienne.

2. *Saint Matthieu*, xi, 29.

3. Procès apostolique, 974, Sœur Geneviève.

4. Procès diocésain, 2 095. Sœur Marthe de Jésus.

5. Procès diocésain, 2 191, Sœur Marie de la Trinité.

coup sur nos propres forces et nous nous imaginons faire merveille jusqu'au moment où les chutes nous font expérimenter notre impuissance et notre néant. Alors seulement nous comprenons les paroles du Maître : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »¹ Le « petit enfant », lui, a conscience de sa faiblesse. Il se sait « pauvre, dénué de tout et perpétuellement dépendant »².

En possession de cette vérité de base, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus prendra comme modèle jusqu'à la fin de sa vie le « tout petit » enfant³. Elle conduit les âmes à la sainteté par l'humilité. Le Maître n'a-t-il pas dit : « Celui qui sera semblable au « tout petit » enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux » ?⁴ Et que l'on n'objecte pas que cela n'est pas pour tous. Thérèse répond : « Si j'étais morte à quatre-vingts ans, si j'avais été dans plusieurs monastères chargée de responsabilités, je serais restée, je le sens bien, aussi petite qu'aujourd'hui. »⁵ On peut être élevé jusqu'aux plus hautes charges et demeurer un « tout petit » enfant devant Dieu.

« Reconnaître son néant. »

En somme, les deux vérités qui nous situent à notre place dans l'univers sont : le « TOUT » de Dieu et le « néant » de la créature. *Todo y nada*, disait saint Jean de la Croix en une formule célèbre qui traduit avec une étonnante puissance d'expression l'antithèse irréductible qui existe au fond de tous nos rapports avec Dieu. La « petite Thérèse » n'emploiera pas de ces grands

1. *Saint Jean*, xv, 5.

2. Procès apostolique, 630, Mère Agnès.

3. Lettre à sa sœur Léonie, 12 juillet 1896.

4. *Saint Matthieu*, xviii, 4.

5. *Novissima verba*, 25 septembre 1897.

mots, mais sous une forme familière et non moins radi-cale, elle nous rappellera sans cesse que nous ne sommes rien.

Elle nous a laissé une réponse très riche et très simple qui marque sur ce point tout l'essentiel de son enseignement :

Rester petit enfant : c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père. C'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune. Même chez les pauvres, on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il a grandi, son père ne peut le nourrir et lui dit : « Maintenant, travaille, tu peux te suffire à toi-même. »¹

Ce texte capital nous livre les traits principaux de l'humilité thérésienne : « reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, ne pas s'affliger de sa faiblesse, s'en réjouir même parce qu'elle glorifie Dieu ». Thérèse tient à garder les âmes dans la conviction que tout bien vient de Dieu. Un jour qu'à l'infirmerie ses sœurs lui laissaient entendre en souriant qu'elles la considéraient comme une sainte, Thérèse protesta avec véhémence :

— Non, non, je ne suis pas une sainte. Je n'ai jamais fait les actions des saints. Je suis une « toute petite âme » que le bon Dieu a comblée de grâces. Ce que je dis, c'est la vérité, vous le verrez au ciel².

Rien ne saurait parvenir à arracher de l'âme de Thérèse la conscience qu'elle doit *tout* à Dieu.

Toutes les créatures pourraient se pencher vers elle, l'admirer, l'accabler de leurs louanges ; cela n'ajouterait jamais une ombre de vaine satisfaction à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant, aux yeux de Dieu, un pauvre petit néant, rien de plus³.

1. *Novissima verba*, 6 août 1897.

2. *Novissima verba*, 9 août 1897.

3. *Histoire d'une âme*, ix, 152.

« L'humilité : c'est la vérité. »

L'humilité ne nie pas les dons de Dieu, mais, comme la Vierge du *Magnificat*, les fait remonter à sa gloire. Thérèse ne se perd pas en interminables confessions de sa misère, où se cache souvent un amour-propre très subtil. Elle aime la franchise et se plaît à redire comme sa mère, Thérèse d'Avila : « L'humilité, c'est la vérité. »¹

Je suis trop petite pour avoir de la vanité. Je suis trop petite pour savoir tourner de belles phrases afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité. J'aime mieux convenir simplement que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien².

Ces phrases sonnent pur et clair. Thérèse ne biaise pas avec elle-même : « Je n'ai jamais rencontré une âme plus vraie »³, déposait un témoin au procès de canonisation. Elle garde sur elle-même ce regard véridique des saints qui savent se contempler dans la lumière de Dieu. Mais qu'on n'essaye pas de la détourner de la conviction de son propre néant. Quand on lui rappelle la doctrine de saint Jean de la Croix, affirmant que « les âmes parfaites peuvent sans danger considérer leur sur-naturelle beauté » :

— Quelle beauté ? reprend-elle, je ne vois pas du tout ma beauté. Je ne vois que les grâces reçues⁴.

« Je me réjouis d'être imparfaite. »

Un nouveau trait vient caractériser l'humilité thérésienne : l'acceptation joyeuse de nos impuissances et

1. Procès apostolique, 1 032, Sœur Geneviève.

2. *Histoire d'une âme*, ix, 156.

3. Procès apostolique, 1 032, Sœur Geneviève.

4. *Novissima verba*, 10 août 1897.

de nos fragilités involontaires. Ces chutes légères et inévitables « servent à nous humilier et à rendre notre amour plus fort »¹.

Voyez les « tout petits enfants », ils ne cessent de casser, de déchirer, de tomber, tout en aimant beaucoup leurs parents. De leur côté, les parents cessent-ils pour cela de les aimer et les combler de caresses ? Quand je tombe moi-même comme un enfant, cela me fait toucher du doigt mon néant et ma faiblesse. Je me dis alors : « Qu'est-ce que je deviendrais ? Qu'est-ce que je ferais si je m'appuyais sur mes propres forces ? Je comprends très bien que saint Pierre soit tombé. Ce pauvre saint Pierre ! Il s'appuyait sur lui-même au lieu de s'appuyer sur la force du bon Dieu. Notre-Seigneur a voulu lui montrer sa faiblesse afin que, gouvernant toute l'Église remplie de pécheurs, il expérimentât lui-même ce que peut l'homme sans l'aide de Dieu »².

Nous touchons ici à l'un des enseignements les plus importants de la spiritualité chrétienne : il faut savoir accepter sa misère et même y trouver sa joie. Au lieu de se dépitier orgueilleusement à la constatation de sa faiblesse et de ses insuccès, se réjouir de ces « petites fautes qui ne font pas de la peine au bon Dieu »³, et nous maintiennent dans la conscience de notre néant.

Plus on reconnaît humblement que l'on est faible et misérable, plus le bon Dieu s'abaisse vers nous pour nous combler de ses dons avec magnificence⁴.

Il est vrai que, pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire⁵.

Les plus saints eux-mêmes connaissent des instants de fragilité, mais ces fautes légères qui leur échappent

1. Lettre à Mère Agnès, 1890.

2. *Novissima verba*, 7 août 1897.

3. *Histoire d'une âme*, VIII, 136.

4. Procès apostolique, 1403, Sœur Marie de la Trinité.

5. Lettre à un missionnaire, 13 juillet 1897.

par surprise les rejettent vers Dieu dans un plus grand élan d'amour.

Avec réalisme, Thérèse s'est adaptée à cette inévitable misère. Ne rêvons pas sur la terre d'une perfection impossible qui, par réaction, nous entraînerait dans le découragement. « Nous voudrions ne jamais tomber. Quelle illusion ! »¹ Écoutons plutôt le cri sublime de Thérèse :

Et que m'importe à moi de tomber à chaque instant ? Je sens par là ma faiblesse et j'y trouve un grand profit².

Il m'arrive bien des faiblesses, mais je ne m'en étonne jamais. Je ne me mets pas non plus, toujours, aussi promptement que je le voudrais au-dessus des riens de la terre : par exemple, je serais tentée de m'inquiéter d'une sottise que j'aurais dite ou faite. Alors je rentre simplement on moi-même et je me dis : « Hélas ! j'en suis donc encore au premier point, comme autrefois ? »... Mais je me dis cela avec une grande paix, sans tristesse. C'est si doux de se sentir faible et petit³ !

Un jour une de ses Sœurs vint lui demander son concours immédiat pour un travail de peinture difficile à exécuter. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus souffrait d'un fort accès de fièvre. Une légère émotion passa sur son visage, trahissant le combat intérieur. Mère Agnès présente s'en aperçut. Le soir, Thérèse lui écrivit :

Tout à l'heure, votre enfant a versé de douces larmes : des larmes de repentir, mais plus encore de reconnaissance et d'amour. Aujourd'hui, je vous ai montré ma vertu, mes trésors de patience... Et moi qui prêche si bien aux autres... *Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection. Vous ne m'avez pas grondée ; cependant, je le méritais. Mais en toute circonstance votre douceur m'en dit plus long que des*

1. Lettre à Céline, 12 mars 1889.

2. Lettre à Céline, 12 mars 1889.

3. *Novissima verba*, 5 juillet 1897.

paroles sévères. Vous êtes pour moi l'image de la divine Miséricorde. En rentrant dans notre cellule, je me demandais ce que Jésus pensait de moi. Aussitôt, je me suis rappelé ce qu'il dit un jour à la femme adultère : « Quelqu'un t'a-t-il condamnée ? » Et moi aussi, les larmes aux yeux, je lui ai répondu : « Personne, Seigneur, et je sens bien que je puis aller en paix, car vous ne me condamnerez pas non plus. »

Je vous l'avoue, *je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite* que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience. Cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre pour moi. Vraiment, il y a de quoi mourir de reconnaissance et d'amour. Vous comprendrez que, ce soir, le vase de la miséricorde divine a débordé sur votre enfant. Ah ! dès à présent, je le reconnais, oui, toutes mes espérances seront comblées. Oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes désirs¹.

De tels accents ne trompent pas. Chez les âmes vraiment humbles, rien n'est obstacle à l'amour. Même leurs fautes les aident à s'élever plus près de Dieu.

« Je me suis passionnée pour l'oubli. »

Un dernier trait achève de caractériser l'humilité thérésienne : aux humiliations et au mépris, aliment des grandes âmes, la « petite Thérèse » préfère l'oubli.

Elle-même s'était fixé comme programme de perfection *l'ama nesciri* de son livre préféré : « Je veux mettre en pratique ce conseil de l'*Imitation* : « Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve ? Aimez à être ignoré et compté pour rien. »² Le jour de sa profession, elle portait sur son cœur un billet avec cette

1. Lettre à Mère Agnès de Jésus, 28 mai 1897.

2. Procès diocésain, 1910, Sœur Françoise-Thérèse.

prière : « Etre le petit grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants. »¹

Quand Dieu lui découvrit le mystère de la « face voilée », à l'occasion de la douloureuse maladie de son père, Thérèse voulut rivaliser avec le Christ et se perdre avec lui dans une totale obscurité.

Ces paroles d'Isaïe : « Il est sans éclat ni beauté ; son visage est caché et personne ne l'a reconnu », devinrent le fond de toute sa piété. Moi aussi, je désirais être sans éclat, sans beauté, seule à fouler le vin dans le pressoir, inconnue de toute créature².

Comme celui de Jésus, je voulais que mon visage fût caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnût. J'avais soif de souffrir et d'être oubliée³.

Je désire être inconnue de toutes les créatures... Je n'ai jamais désiré la gloire humaine. Le mépris avait eu de l'attrait pour mon cœur, mais ayant reconnu que c'était encore trop glorieux pour moi : je me suis passionnée pour l'oubli⁴.

Petitesse et grandeur.

Ce serait méconnaître le sens profond de la spiritualité chrétienne que de ne l'envisager que sous les perspectives si peu dilatantes de notre misère et de notre néant. Le christianisme est une synthèse de vertus contraires : il concilie dans une harmonie supérieure les mouvements de l'âme, en apparence les plus opposés. Il est, en théologie mystique, une doctrine capitale qui joue un rôle décisif dans l'économie de la voie d'enfance spirituelle, comme dans les plus vastes synthèses de la spiritualité catholique : le caractère à la fois distinct et complémentaire du jeu de toutes les vertus. Cette vérité si précieuse, si éclairante pour une psychologie inté-

1. *Histoire d'une âme*, VIII, 134 ; IX, 153.

2. *Novissima verba*, 5 août 1897.

3. *Histoire d'une âme*, VII, 121.

4. Lettre à Mère Agnès, 1892.

grale de l'âme des saints, trouve son point d'appui et son explication profonde dans les propriétés essentielles qui accompagnent nécessairement le parfait exercice de nos vertus acquises ou infuses : leur sens du juste milieu, leur connexion intime, leur croissance simultanée et proportionnelle sous l'impulsion créatrice et unificatrice de l'amour. Toutes nos vertus chrétiennes se prêtent un mutuel secours, empêchant l'âme de se fixer d'une manière trop exclusive en une position extrême soit par excès, soit par défaut, la gardant toujours, au milieu des plus déconcertantes complexités d'une existence humaine, en cet équilibre, si souple et si varié, de l'âme des saints.

Une humilité trop précautionneuse de s'effacer en toute circonstance tombera fatalement dans la pusillanimité. La magnanimité doit être là pour écarter ce danger et jeter hardiment les âmes dans les grandes entreprises et les grandes aventures pour la gloire de Dieu. Ces deux vertus complémentaires apparaissent avec éclat dans l'âme et la spiritualité thérésiennes. Le souci de « passer inaperçue » dans son monastère et son rêve d'être « comme le grain de sable foulé sous le pied des passants » n'empêchaient pas sainte Thérèse de Lisieux de déployer son ardeur apostolique sous les plus vastes horizons de la rédemption. « Le zèle d'une Carmélite doit embrasser le monde »¹, disait-elle. Jamais moniale ne se tint moins enfermée dans les grilles de sa clôture que l'âme de cette enfant de l'Église qui devait mériter de devenir, par son zèle ardent pour le salut des âmes, la patronne de toutes les Missions. « Être Carmélite » ne lui suffit pas. Son âme contemplative, vaste comme toute la catholicité, voudrait simultanément réaliser toutes les vocations : être « prêtre », être « prophète, docteur, missionnaire », « par-dessus tout être martyr », prendre en charge « les grands

1. *Histoire d'une âme*, x, 199.

intérêts qui embrassent l'univers »¹. Alors que beaucoup de chrétiens ne songent à l'au-delà que pour entrer dans « le repos éternel », Thérèse rêve de « passer son ciel à faire du bien sur la terre », et de travailler à la rédemption du monde jusqu'à la formation du Christ total.

Voilà comment la petitesse peut se concilier dans la voie d'enfance spirituelle avec l'audace la plus magnanime. A l'école de la Sainte de Lisieux, l'âme chrétienne, consciente de sa petitesse et de son néant, mais fille de Dieu et fière de l'avoir pour Père, rêve de s'élever elle aussi jusqu'aux plus hauts sommets de la montagne de l'amour et de se dépenser au salut du monde jusqu'à ce que l'ange vienne dire : « le temps n'est plus », et que soit accompli jusqu'au dernier le « nombre des élus »²

« Je n'ai jamais pu rien faire toute seule. »

Ainsi, comme les plus grands maîtres de la spiritualité chrétienne, Thérèse a mis à la base de la voie d'enfance spirituelle la conviction de son « impuissance à tout bien ». « Le seul moyen de faire de rapides progrès dans la voie de l'amour est celui de rester toujours bien petite. C'est ainsi que j'ai fait. »³ « Je n'ai jamais rien pu faire toute seule. »⁴

Le Dieu qui « exalte les humbles et résiste aux superbes » est venu rappeler au monde moderne, si fier de ses conquêtes scientifiques et si pauvre de Dieu que, sur ce point capital, il avait besoin de se remettre à l'école de l'Évangile. La condition première de toute créature qui s'approche de Dieu est de « reconnaître son néant » : l'humilité est la condition fondamentale de toute sainteté.

1. *Histoire d'une âme*, xi, 214.

2. *Novissima verba*, 17 juillet 1897.

3. *Histoire d'une âme, conseils et souvenirs*, 262.

4. *Novissima verba*, 11 août 1897.

Primauté de l'amour

La valeur suprême, unique, de la spiritualité thérésienne lui vient du primat absolu de l'amour. L'amour est au principe, au centre et au terme de la voie d'enfance spirituelle ; il constitue le sentiment primordial de l'enfant de Dieu. Rien n'est plus évangélique que ce primat de l'amour. Le christianisme est essentiellement une religion d'amour. « Ecoute, Israël, tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. C'est là le premier et le plus grand des commandements. En lui se résument la loi et les prophètes. »¹ Tout le message de Jésus se réduit à la loi d'amour.

« Tu me demandes un moyen de parvenir à la perfection, je n'en connais qu'un seul : l'amour. »

Toute la spiritualité chrétienne se concentre dans cette mystique de l'amour. Saint Jean qui avait reposé sa tête sur le cœur du Maître, au soir de la Cène, devait devenir l'Évangéliste de l'amour. Saint Paul enseignait que « l'amour renferme la plénitude de la loi »². Après le Christ et les apôtres, les Pères, et les Docteurs de l'Église ont exalté à l'envi ce premier de tous les commandements, et l'on connaît la phrase célèbre de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras. » Cette doctrine évangélique a traversé les siècles. Un saint Bernard écrira que « la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure ». Un saint François d'Assise ira

1. Deutéronome, vi, 5. — Saint Matthieu, xii, 37-40. — Saint Marc, xii, 30. — Saint Luc, x, 27.

2. Romains, xiii, 10.

dans les rues, criant partout : « L'Amour n'est pas aimé. » Un saint Dominique ne pourra que répondre à ceux qui lui demandaient où donc il avait puisé les accents enflammés de sa parole apostolique : « J'ai étudié dans le livre de l'amour plus que dans aucun autre. L'amour enseigne tout. »

On n'en finirait pas si l'on voulait reprendre les formules les plus célèbres des saints, exprimant chacun selon son génie et sa grâce, cette primauté absolue de l'amour dans la loi du Christ. La mystique du Carmel a mis en un relief saisissant cette loi suprême de l'union divine. Sainte Thérèse d'Avila s'est complu à chanter le bonheur et les privilèges de l'âme parvenue au mariage spirituel et dont « tout l'office est d'aimer ». Et l'on connaît le passage classique du *Cantique spirituel* où saint Jean de la Croix nous a avertis que le « plus petit acte de pur amour est plus utile à l'Eglise que la multitude des œuvres ». « Au soir de la vie nous serons jugés sur l'amour. »

La « petite Thérèse » était à bonne école pour acquérir ce sens primordial de l'amour. Saint Jean de la Croix fut son maître préféré ; et pendant deux ans, la jeune Carmélite n'eut « pas d'autre nourriture » que cette doctrine mystique où elle apprit l'excellence unique de cette vie d'amour. Aussi, quand sa cousine Guérin l'interroge, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, alors en pleine possession de sa doctrine spirituelle, lui répond sans hésiter : « Tu me demandes un moyen pour arriver à la perfection. Je n'en connais qu'un seul : l'amour. »¹

« Vivre d'amour. »

Dans la spiritualité thérésienne comme dans l'Evangile, l'amour est tout. La Sainte de Lisieux en avait

1. Lettre à Marie Guérin, 1894.

fait « le centre » de sa doctrine et de sa vie. Elle ne voulut jamais connaître d'autre loi ni d'autre principe d'action que l'amour. A ses yeux, « sans l'amour, toutes les œuvres, même les plus éclatantes, ne sont que néant »¹. Les témoignages du procès de canonisation ne semblent qu'une longue déposition de plus de mille pages sur cette vie d'amour ; et le théologien chargé par l'Eglise de l'examen de ses vertus a pu conclure : « Il arrive souvent dans la vie des saints que telle ou telle vertu se manifeste avec un éclat particulier. Ainsi la charité envers Dieu chez notre Thérèse. »² Un saint Vincent de Paul incarne dans l'Eglise la charité compatissante qui se penche sur toutes les misères des hommes, chez un saint Thomas d'Aquin resplendit la sagesse organisatrice de la science de la foi, un saint Ignace de Loyola exprime avec une force exceptionnelle l'idéal du « soldat du Christ » au service de l'Eglise militante, *sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est la sainte du pur amour.*

Toute sa doctrine spirituelle — ce qu'elle appelait sa « petite voie » — se ramène à l'amour, à la confiance, à l'humilité. « Avec l'amour, disait-elle, non seulement j'avance, mais je vole. »³ Elle avait tenu à graver dans ses armes de Carmélite cette maxime de saint Jean de la Croix : « L'amour ne se paie que par l'amour. »⁴ Elle a chanté son idéal suprême dans son beau cantique : *Vivre d'amour.*

Le « pur amour ».

L'amour véritable est don de sa personne et oubli de soi. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait horreur de tout amour mercenaire.

1. *Histoire d'une âme*, viii, 142.

2. Procès de canonisation, 56.

3. *Histoire d'une âme*, viii, 137.

4. *Histoire d'une âme* (armoiries), 314.

A Sexte, il y a un verset que je prononce toujours à contre-cœur, c'est celui-ci : « *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem.* Mon cœur s'est porté à l'accomplissement de vos commandements à cause de la récompense. » Intérieurement, je m'empresse de dire : « O mon Jésus, vous savez bien que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers, mais uniquement parce que je vous aime et pour sauver des âmes. »¹

Elle ne voulait donner à Dieu que des témoignages de « pur amour ». Non pas qu'elle méprisât la récompense. Elle savait bien qu'elle n'aurait pu vivre sans Dieu. Mais, ne lui demandons pas les subtiles précisions du théologien soucieux d'éviter dans ses formules les erreurs quiélistes de « l'amour pur ». A la suite d'un saint Paul, la « petite Thérèse » dira « que pour faire plaisir au bon Dieu, elle consentirait à être plongée en enfer, mais afin que dans ce lieu de blasphème il soit aimé ». A la réflexion, la Sainte ajoutera, dans son *manuscrit* :

Je sais bien que cela ne pouvait le glorifier, mais quand on aime, on éprouve le besoin de dire mille folies².

Ce qui m'attire vers la patrie des cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement³.

En définitive, ce que Thérèse désire par-dessus tout : c'est d'aimer le bon Dieu pour lui-même, sans retour égoïste sur soi.

Si, par impossible, le bon Dieu ne voyait pas mes bonnes actions, je n'en serais pas affligée. Je l'aime tant que je voudrais lui faire plaisir par mon amour et mes petits sacrifices sans même qu'il sache que c'est de moi⁴.

1. *Histoire d'une âme, conseils et souvenirs*, 289.

2. Procès diocésain, 2348, Mère Agnès de Jésus.

3. Lettre à un missionnaire, 1897.

4. *Novissima verba*, 15 mai 1897.

Il n'y que les saints pour atteindre une telle pureté, un tel désintéressement dans l'amour.

Un jour, la voyant jeter des fleurs au Calvaire, on lui demandait : « Est-ce pour obtenir quelques grâces ? — Non, répondit-elle, c'est pour lui faire plaisir. Je ne veux pas donner pour recevoir. Je ne suis pas égoïste : c'est le bon Dieu que j'aime, ce n'est pas moi. » ¹

Pendant sa maladie, comme je lui faisais remarquer que, souffrant beaucoup, le bon Dieu l'en récompenserait grandement : « Non, non, reprit-elle, pas pour la récompense, mais pour faire plaisir au bon Dieu. » ²

Rien n'est plus caractéristique de sa spiritualité. Thérèse ne vise qu'au « pur amour ».

« J'ai tout fait par amour. »

Pour Thérèse, une action n'a de valeur que par l'amour qui l'inspire. « Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur de nos actions ni même à leur difficulté, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons. » ³ Un corollaire d'une extrême importance pratique se dégage de cette doctrine. Pour atteindre à la plus haute perfection, il n'est pas nécessaire de recourir à des actions extraordinaires, mais simplement de « tout faire par amour » ⁴. Nous tenons ici le secret de la si rapide ascension de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus vers la plus haute sainteté et le moyen le plus efficace de donner à nos existences, souvent si banales, une fécondité toute divine. La Sainte de Lisieux dictait une maxime admirable : « Entre deux actions également bonnes, ou même dont l'une est en soi indifférente,

1. Procès apostolique, 641, Mère Agnès de Jésus.

2. Procès apostolique, 1108, Sœur Geneviève.

3. Lettre à Céline, 1888.

4. Lettre à Léonie, janvier 1895.

choisir toujours celle qui provoque en nous le maximum d'amour. » ¹ Cette règle d'or est la loi suprême de la voie d'enfance spirituelle : ne rien accomplir avec un désir mercenaire, tout faire par amour et « pour faire plaisir à Jésus ».

C'est ainsi qu'agissait en toute circonstance Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous dit l'une de ses novices. Elle « savait transformer toutes ses actions, même les plus indifférentes, en actes d'amour. Elle m'excitait constamment à faire de même » ².

Le 29 juillet 1891, la communauté tira au sort quelques pieuses sentences. Le billet qui lui échut fut celui-ci : « Si à chaque instant on vous demandait : « Que faites-vous ? » votre réponse devrait être : « J'aime. » Au réfectoire : « J'aime. » Au travail : « J'aime », etc. Ce billet lui causa un plaisir extrême. Elle le garda jusqu'à sa mort. Elle me dit : « Il est l'écho de mon âme. Depuis longtemps, c'est ainsi que j'entends l'amour et que je m'exerce à le pratiquer. » ³

Telle est la loi la plus profonde de la spiritualité thérésienne. Nous ne devons pas attacher notre cœur à nos œuvres, « mais nous appliquer uniquement à l'amour » ⁴. — « Je n'aurais pas voulu ramasser une paille pour éviter le purgatoire. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour faire plaisir au bon Dieu, pour lui

1. Procès apostolique, 698, Mère Agnès de Jésus déclare : « Elle aurait cru pécher contre la tempérance en ne jouissant pas, quand elle y était attirée par une pensée d'amour et de reconnaissance envers Dieu, des charmes de la nature, de la musique, etc. Elle me disait que l'amour étant l'unique but à atteindre, l'action dans laquelle nous mettons plus d'amour, serait-elle en soi indifférente, doit être préférée à une autre, peut-être meilleure en elle-même, mais dans laquelle nous mettrions moins d'amour. »

2. Procès diocésain, 2122, Sœur Marie de la Trinité.

3. Procès apostolique, 1336, Sœur Marie de la Trinité.

4. Procès diocésain, 1706, Sœur Geneviève.

sauver des âmes. » ¹ — « JE N'AI JAMAIS DONNÉ AU BON DIEU QUE DE L'AMOUR. » ² Doctrine libératrice qui rend la perfection chrétienne accessible à tous. La sainteté ne consiste pas dans les pénitences et les mortifications extraordinaires ni dans les extases ou les lumières sublimes, ni même dans les œuvres multiples et les actions d'éclat au service du Christ, mais dans la fidélité joyeuse aux plus humbles tâches quotidiennes « pour faire plaisir au bon Dieu et lui sauver des âmes » ³. La sainteté : ce n'est ni ceci ni cela. La sainteté : c'est l'amour.

« Non, je ne me repens pas
de m'être livrée à l'amour. »

L'amour fut donc l'unique mobile de tous les actes de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A mesure qu'elle avançait dans la vie, cet amour devenait de plus en plus envahissant. « Votre amour, ô mon Dieu, m'a prévenue dès l'enfance. Il a grandi avec moi, et maintenant, c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. » ⁴

On lui avait appris, dès son plus jeune âge, à « éviter les moindres imperfections, mais toujours par un principe d'amour » ⁵. Jamais on ne la vit fléchir dans cette voie de l'amour. Devenue Carmélite, elle accepta avec héroïsme tous les sacrifices de sa vie religieuse « dans le but unique d'aimer et de faire aimer le bon Dieu » ⁶.

Il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : aimer, aimer Jésus de toutes les forces de notre cœur et lui sauver des

1. *Novissima verba*, 30 juillet 1897.

2. *Novissima verba*, 22 juillet 1897.

3. *Novissima verba*, 30 juillet 1897.

4. *Histoire d'une âme*, x, 201.

5. Procès apostolique, 541, R. P. Pichon, S. J.

6. Procès apostolique, 633, Mère Agnès.

âmes pour qu'il soit aimé. Ne lui refusons rien. Il a tant besoin d'amour¹.

Dieu la préparait ainsi à l'acte sublime, couronnement de sa vie spirituelle et qui marque dans l'Eglise une date mémorable : son acte d'offrande comme victime d'amour, pendant la Messe de la fête de la Très Sainte Trinité, le 9 juin 1895. *La quintessence de la spiritualité thérésienne est renfermée dans ce double courant d'amour qui part du cœur de Dieu et auquel répond l'amour de sa créature.* Thérèse avait compris l'immense désir de Dieu d'être aimé, de laisser « déborder dans les âmes les flots de sa tendresse infinie ». C'est cet amour, si méconnu, que Thérèse veut recevoir dans son âme, afin de lui rendre amour pour amour. Elle laisse aux « grandes âmes » le soin de se vouer à l'expiation réparatrice. Thérèse ne s'offre ni à la justice ni à la souffrance, mais à l'amour. Son martyre à elle sera le « martyre de l'amour ». Toutes les « petites âmes » pourront la suivre dans cette consécration de tout leur être à l'amour miséricordieux, car « plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour sanctifiant ».

On devine la portée immense et libératrice de cet acte d'offrande, si cher à la multitude des « petites âmes » qui, à la suite de Thérèse, dans le monde entier, se sont offertes à Dieu comme victimes d'holocauste à son amour miséricordieux. Elles savent par expérience que cet amour incréé est un feu consumant qui les purifie sans cesse, les anime et les aide à vivre à travers toutes choses « dans un acte de parfait amour ».

A partir de cet acte, la vie de Thérèse fut de plus en plus consumée par l'amour. Elle le renouvelait souvent et nous savons qu'au moment de paraître devant Dieu, au milieu des plus grandes souffrances, se tournant vers

1. Lettre à Céline, 14 juillet 1889.

Céline, elle lui répéta avec l'ardeur de Jeanne d'Arc sur son bûcher :

— Non, non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour¹.

Quelques instants après, Thérèse était « jugée sur l'amour ».

« Ma vocation : c'est l'amour. »

Avant de s'en aller vers la maison du Père, pour répondre à sa sœur aînée qui lui avait demandé de mettre par écrit ce qu'elle appelait « sa petite doctrine », Thérèse nous a laissé des pages sublimes à la manière des grands artistes qui savent se surpasser eux-mêmes, dans un dernier chef-d'œuvre, léguant à la mémoire des hommes l'expression suprême de leur génie. Il faut peut-être remonter à saint Paul pour rencontrer un tel lyrisme inspiré par l'amour. Ce sont des pages qui mériteraient d'être lues à genoux, comme l'Évangile. C'est le chant du cygne de la Sainte de l'amour :

Être votre épouse, ô Jésus, être Carmélite, être par mon union avec vous la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant, je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, de docteur, de martyr. Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques ; je me sens le courage d'un croisé. Je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église.

La vocation de prêtre. Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel ! Avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais, hélas ! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise et me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment allier ces contrastes ?

1. *Novissima verba*, 30 septembre 1897 (jour de sa mort).

Je voudrais éclairer les âmes comme les *prophètes*, les *docteurs*. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé. Mais une seule Mission ne me suffirait pas ; je voudrais, en même temps, annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées ; je voudrais être *missionnaire* non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer à l'être jusqu'à la consommation des siècles.

Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyr... Le martyr ; voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice ; pour me satisfaire, il me les faudrait tous.

Comme vous, mon Époux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée. Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de lui. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau et, comme sainte Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus...

Si ma pensée se porte vers les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'antéchrist, je sens mon cœur tressaillir : je voudrais que tous ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre livre de vie où sont rapportées les actions de tous les saints. Ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous.

A toutes ces folies, qu'allez-vous répondre ? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne ? Cependant, à cause de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers.

Ces aspirations devenant un véritable martyr, j'ouvris un jour les Épîtres de saint Paul, afin de chercher quelque remède à mon tourment. Les chapitres XII et XIII de la première Épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux.

J'y lus que tous ne peuvent être à la fois apôtres, prophètes et docteurs, que l'Eglise est composée de différents membres et que l'œil ne saurait être en même temps la main. La réponse était claire, mais ne comblait pas mes vœux et ne me donnait pas la paix. M'abaissant alors jusque dans les profondeurs de mon néant, je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but. Sans me décourager, je continuai ma lecture et ce conseil me soulagea : « Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits, je vais vous montrer une voie encore plus excellente. » Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'amour, que la charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu.

Enfin, j'ai trouvé le repos. Considérant le corps mystique de la sainte Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt, je voulais me reconnaître en tous. *La charité me donna la clé de ma vocation*. Je compris que si l'Eglise avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas. Je compris qu'elle avait un cœur et que ce cœur était brûlant d'amour. Je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux parce qu'il est éternel. Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour, ma vocation, enfin je l'ai trouvée : *ma vocation, c'est l'amour*. Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée. Dans le cœur de l'Eglise ma Mère, *je serai l'amour...* Ainsi je serai tout ¹.

1. *Histoire d'une âme*, xi, 213-216.

Abandon

L'un des dangers les plus redoutables pour les âmes qui cheminent vers la perfection est le découragement. Sous mille formes subtiles, il replie l'âme sur elle-même et l'enferme dans le labyrinthe de son propre « moi », sans possibilité d'évasion. Or, dans la vie spirituelle l'obsession du « moi » est toujours paralysante ; seul le contact de Dieu donne de l'enthousiasme et de l'élan.

L'un des plus grands bienfaits de la spiritualité thérésienne consiste précisément à développer dans les âmes au maximum l'espérance théologale, cette vertu de la route, si puissante pour les aider à s'élever rapidement très haut en s'appuyant sur Dieu. Quand on regarde face à Dieu, on ne recule jamais. Plus l'âme se sent faible par elle-même, plus elle se confie en Dieu. Le sens de sa misère la rejette vers la miséricordieuse bonté du Tout-Puissant. La confiance conduit à l'abandon, forme suprême de l'amour.

« C'est la confiance, rien que la confiance
qui doit conduire à l'amour. »

Les témoins du procès de canonisation se sont émerveillés de « l'inébranlable confiance » de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. « La disposition habituelle de son âme, disent-ils, était un abandon confiant en la Providence. »¹ « Cette confiance en Dieu était devenue le cachet spécial de son âme. »² « Dans les difficultés de

1. Procès apostolique, 534, R. P. Lemonnier.

2. Procès diocésain, 1492, Mère Agnès de Jésus.

la vie son espérance demeurait invincible. » ¹ « Elle était inaccessible au découragement. » ² Thérèse aimait à répéter ces paroles de saint Jean de la Croix : « On obtient de Dieu dans la mesure où l'on espère. » ³ « On n'a jamais trop de confiance au bon Dieu. » ⁴ Elle avait pris pour modèle « l'abandon du tout petit enfant qui s'endort dans les bras de son père » ⁵. Elle revenait avec prédilection à l'Évangile de la Providence. S'inquiéter : c'est oublier que Dieu prend soin de nous. N'avons-nous pas un Père dans le ciel qui donne leur nourriture aux oiseaux du ciel et revêt de splendeur les lis des champs ? « Dans la nuit noire, sur une pierre noire, une fourmi noire, Dieu la voit », dit un joli proverbe arabe que Thérèse eût aimé. Combien plus Dieu veille sur chacune de nos âmes d'une valeur infinie et qui lui a coûté le sang de son propre Fils !

La Sainte de Lisieux ne pouvait comprendre que l'on mette des bornes à l'infinie bonté de Dieu. « Elle ne doutait jamais du succès de sa prière. Demander une grâce et avoir l'assurance de l'obtenir lui paraissait naturel, puisqu'elle s'adressait à un Père infiniment bon et tout-puissant. Elle voulait devenir une sainte et comptait sur Notre-Seigneur pour atteindre ce but. Le moindre doute de ne pas y parvenir ne se présenta jamais à son esprit. » ⁶ La jeune Carmélite « aspirait à une haute sainteté ». Ses pensées sur ce point ne furent pas toujours comprises. Plusieurs confesseurs ou prédicateurs de retraite en arrivaient à l'effrayer ou à paralyser ses élans.

— Mon Père, disait-elle à un prédicateur, je veux

1. Procès apostolique, 907, Sœur Geneviève.

2. Procès apostolique, 1 066, Sœur Geneviève.

3. Procès diocésain, 2 113, Sœur Marie de la Trinité.

4. *Histoire d'une âme*, XII, 246.

5. *Histoire d'une âme*, XI, 209. — *Novissima verba*, 15 juin 1897.

6. Procès apostolique, 1 061, Sœur Geneviève.

devenir une sainte. Je veux aimer le bon Dieu autant que sainte Thérèse !

Celui-ci répliqua durement :

— Quel orgueil et quelle présomption ! Bornez-vous à vous corriger de vos défauts, à ne plus offenser le bon Dieu, à faire chaque jour de petits progrès et modérez vos désirs téméraires.

— Mais, mon Père, je ne trouve pas que ce soient des désirs téméraires puisque Notre-Seigneur a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste. »¹

Elle ne trouva enfin de repos que lorsqu'elle rencontra le bon P. Alexis qui la « lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour »².

Désormais, elle s'abandonna sans réserve à la plus audacieuse confiance envers Dieu. « Dans ses conférences de noviciat, c'est sur la confiance qu'elle insistait le plus. »³

Même plongée dans les plus épaisses ténèbres, quand ses prières n'étaient pas exaucées, quand tout allait à l'encontre de ce qu'elle aurait voulu, rien ne pouvait la faire sortir de cette inébranlable confiance. « Le bon Dieu se lassera de m'éprouver plutôt que moi de douter de lui. Quand même il me tuerait, j'espérerais en lui. »⁴

La spiritualité thérésienne a rendu tout son relief à l'une des vertus chrétiennes les plus dynamiques — et les plus méconnues, — l'espérance théologique qui jette l'âme toujours en avant, confiante dans la toute-puissance et la miséricorde de Dieu. « C'est la confiance, et rien que la confiance, qui doit nous conduire à l'amour. »⁵

1. Procès apostolique, 605, Mère Agaës de Jésus ; 970, Sœur Geneviève.

2. *Histoire d'une âme*, VIII, 136.

3. Procès apostolique, 1428, Rinc P. Madelaine.

4. Procès apostolique, 1333, Sœur Marie de la Trinité.

5. Lettre à sa sœur aînée, Sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 septembre 1896.

« C'est ce qu'il fait que j'aime. »

La confiance conduit à l'abandon de l'amour. L'abandon, à son tour, élève l'âme jusqu'à la plus haute sagesse mystique : la conformité totale à la volonté de Dieu. Le *fiat* de l'amour est le sommet de la perfection chrétienne.

La Sainte de Lisieux avoue elle-même qu'il lui fallut longtemps pour parvenir à un tel degré d'abandon : « Je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour. »¹ L'abandon thérésien, qui fait appel à la vertu d'espérance, dont il est l'acte le plus élevé, doit se comprendre *surtout en fonction de l'amour*. L'amour opère entre deux êtres l'intimité foncière du vouloir. Le véritable abandon recherche uniquement la volonté de Dieu.

Jamais Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'aurait demandé pour elle la moindre consolation. Elle recevait tout de la main de Dieu avec la même joie².

Cette parfaite conformité à la volonté de Dieu se lisait même sur son visage. On la voyait toujours gracieuse et d'une aimable gaieté. Ceux qui ne pénétraient pas dans son intimité pouvaient croire qu'elle suivait une voie bien douce, toute de consolation³.

Plus tard, déjà consommée en sainteté, pour rien au monde, elle n'eût demandé d'elle-même une plus grande somme de souffrances de peur de sortir de sa voie d'abandon :

Jamais, je ne voudrais demander au bon Dieu des souffrances plus grandes. S'il les augmente, je les supporterai avec joie parce qu'elles viendront de lui. Mais si je les

1. *Histoire d'une âme*, III, 43.

2. Procès apostolique, 918, Sœur Geneviève.

3. Procès apostolique, 919, Sœur Geneviève.

demandais, ce seraient mes souffrances à moi ! Il faudrait que je les supporte seule et je n'ai rien pu faire toute seule 1.

Thérèse, qui aspirait si ardemment au martyre, préférait à tout la volonté de Dieu :

Maintenant, je n'ai plus aucun désir si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est l'amour seul qui m'attire. Je ne désire plus ni la souffrance ni la mort : c'est l'abandon seul qui me guide. Je n'ai pas d'autre boussole. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, excepté l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme 2.

On pourrait glaner dans les paroles et les écrits de la Sainte des *maximes spirituelles* constituant tout un petit code du parfait abandon :

Je l'aime. Il ne m'abandonnera jamais 3.

Je suis un bébé. Je m'abandonne. J'irai où le bon Dieu voudra 4.

Le bon Dieu voit tout. Je m'abandonne à lui 5.

La seule chose que je désire : c'est la volonté du bon Dieu 6.

Pourvu qu'il soit content, je suis au comble du bonheur 7.

J'aime tout ce que le bon Dieu me donne 8.

Ce qui me contente uniquement, c'est de faire la volonté du bon Dieu 9.

Je suis contente de tout ce que le bon Dieu fait 10.

J'aime autant la nuit que le jour 11.

1. *Novissima verba*, 11 août 1897.

2. *Histoire d'une âme*, viii, 145.

3. *Novissima verba*, 27 juillet 1897.

4. Procès diocésain, 1 955, Sœur Thérèse de Saint-Augustin.

5. Procès apostolique, 1 333, Sœur Marie de la Trinité.

6. Procès apostolique, 906, Sœur Geneviève.

7. Procès apostolique, 630, Mère Agnès, lettre septembre 1890.

8. *Novissima verba*, 14 août 1897.

9. *Novissima verba*; 30 août 1897.

10. *Novissima verba*, 10 juin 1897.

11. Poésie : *Ma paix et ma joie*, 21 janvier 1897.

Quand vous êtes malade, dites-le tout simplement, puis abandonnez-vous au bon Dieu sans trouble ; soit que l'on vous soigne ou non. Vous avez fait votre devoir en le disant. Cela suffit. Le reste ne vous regarde plus, c'est l'affaire du bon Dieu ¹.

Je suis abandonnée soit pour vivre, soit pour mourir ².

Je ne me réjouis de la mort que parce qu'elle est l'expression de la volonté du bon Dieu sur moi ³.

Je ne voudrais pas entrer au ciel une minute plus tôt par ma propre volonté ⁴.

Je n'aime pas mieux une chose que l'autre. Ce que le bon Dieu préfère et choisit pour moi : voilà ce qui me plaît davantage ⁵.

Je ne désire pas plus mourir que vivre. Si j'avais à choisir, j'aimerais mieux mourir, mais puisque le bon Dieu choisit pour moi, j'aime mieux ce qu'il veut : c'est ce qu'il fait que j'aime ⁶.

« Rien que pour aujourd'hui. »

La formule pratique du total abandon est *la sanctification du moment présent*.

Nous qui courons dans la voie de l'amour, il ne faut nous tourmenter de rien. Si je ne souffrais pas de minute en minute, il me serait impossible de conserver la patience, mais *je ne vois que le moment présent* : j'oublie le passé et je me garde bien d'envisager l'avenir ⁷.

Penser à ce qui peut nous arriver de douloureux dans l'avenir : c'est manquer de confiance et comme se mêler de créer ⁸.

Combien de pauvres êtres humains sont déroutés dans leur vie et paralysés dans leur élan vers Dieu par

1. Procès apostolique, 1 334, Sœur Marie de la Trinité.

2. *Novissima verba*, 21-26 mai 1897.

3. *Novissima verba*, 27 juillet 1897.

4. Lettre à Léonie, 17 juillet 1897.

5. *Novissima verba*, 4 septembre 1897.

6. *Novissima verba*, 28 mai 1897.

7. *Histoire d'une âme*, xii, 236.

8. *Novissima verba*, 23 juillet 1897.

l'idée obsédante du passé ou par le souci du lendemain. Le total abandon établit l'âme dans la paix et concentre toutes ses forces dans la sanctification du moment présent. Attitude dominatrice qui donne à une existence humaine le maximum de rendement et de fidélité.

Les *Novissima verba*, « les dernières confidences », nous montrent la Sainte de Lisieux toute remplie de la préoccupation unique du moment présent : expression suprême de la volonté de Dieu sur elle, source jaillissante de sainteté.

Je ne souffre que d'instant en instant. C'est parce que l'on pense au passé ou à l'avenir que l'on se décourage et que l'on désespère ¹.

Je souffre de minute en minute ².

Il me donne à chaque instant ce que je puis supporter : pas davantage ³.

Le bon Dieu me donne du courage en proportion de mes souffrances. Je sens que, *pour le moment*, je ne pourrais en supporter davantage ; mais si les souffrances augmentent, Dieu augmentera mon courage en même temps ⁴.

Le bon Dieu ne me fait pas pressentir ma mort prochaine, mais des souffrances beaucoup plus grandes. Cependant, je ne me tourmente pas. *Je ne veux penser qu'au moment présent* ⁵.

Je suis sûre qu'il n'accomplit en ce moment que sa volonté ⁶.

La volonté de Dieu était devenue la règle constante de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dieu pouvait disposer d'elle à son gré : c'est le triomphe de la vie d'amour.

Thérèse avait entendu le mot de l'Évangile : « A chaque jour suffit son mal. » ⁷ Elle prit pour

1. *Novissima verba*, 19 août 1897.

2. *Novissima verba*, 26 août 1897.

3. *Histoire d'une âme*, xii, 247.

4. *Novissima verba*, 15 août 1897.

5. *Novissima verba*, 27 juillet 1897.

6. *Novissima verba*, 23 août 1897.

7. *Saint Matthieu*, vi, 34.

devise de sa vie d'abandon : « Rien que pour aujourd'hui. »¹

« Ma voie est toute de confiance et d'amour. »

L'Histoire d'une âme et la vie de Thérèse ne sont qu'un hymne de confiance en Dieu et d'abandon à son amour.

Mère Agnès demandant à Thérèse quelle était cette « petite voie » dont elle parlait sans cesse et qu'elle rêvait d'enseigner aux âmes, Thérèse lui répondit :

— Ma Mère, c'est la voie de l'enfance spirituelle : le chemin de la confiance et du total abandon².

Pour exprimer cette confiance sans limite son âme a éclaté en accents sublimes :

Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève vers Dieu par la confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance. J'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmeraient en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent³.

Que les « âmes faibles et imparfaites » ne désespèrent pas d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour, « puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance ». La « petite Thérèse » appelle à elle toutes les âmes de bonne volonté : « Ma voie est toute de confiance et d'amour. »⁴

1. Poésie *Mon chant d'aujourd'hui*, juin 1894.

2. *Novissima verba*, 17 juillet 1897.

3. *Histoire d'une âme*, x, 204.

4. Lettre à un missionnaire, 1897.

Fidélité

Il est une autre vérité de l'Évangile que la Sainte de Lisieux est venue nous redécouvrir, sur laquelle cependant Jésus lui-même avait beaucoup insisté : « la fidélité dans les petites choses » ¹. La tâche la plus humble, la plus commune, offre matière à la plus haute perfection morale. La sainteté consiste avant tout à savoir diviniser la vie quotidienne.

• Pour enseigner cette vérité libératrice — d'une si considérable portée spirituelle — Thérèse ne prendra pas un air doctoral. La vierge de Lisieux se contentera de réaliser dans un pauvre monastère sa vie de Carmélite, comme autrefois la Vierge de Nazareth, son modèle préféré, avait su tenir inaperçue son existence si merveilleusement divine de Mère de Dieu. La vie effacée de la « petite Thérèse » est une leçon de choses d'où se dégage sans effort toute une conception nouvelle de l'héroïsme des saints. Point de grandes actions, point de stigmates ni de phénomènes miraculeux dans le cadre de cette vie tout ordinaire, mais le crucifiement silencieux et continu d'une vie donnée, la fidélité à Dieu sans éclat, au train de chaque jour, héroïsme de petitesse dont la valeur, minuscule aux regards des hommes, égale — dépasse peut-être, — aux yeux de Dieu l'héroïsme des plus grands saints d'autrefois.

1. *Saint Luc*, xvi, 10.

« Comme si toute la perfection de l'Ordre
dépendait de ma conduite personnelle. »

C'est en pratiquant dans son obscure existence de couvent les plus humbles tâches quotidiennes, semblables aux besognes familières de nos vies, que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est devenue la grande Sainte qui nous éblouit.

Avec une surprenante fidélité elle s'applique à observer à la lettre les moindres prescriptions de sa règle de Carmélite, forme de sa sainteté. « Quand je voulais me rappeler le texte de nos règlements, avouait une novice, je n'avais qu'à la regarder agir. »¹ Sœur Thérèse « fut un modèle de régularité et de piété »². « Au premier son de la cloche, elle quittait immédiatement tout ouvrage, sans achever la plus petite chose, ne fût-ce qu'un point »³, « ou un mot commencé »⁴. « Il fallait faire grande attention à ce que l'on disait devant elle, car un avis était un ordre auquel elle se conformait, non seulement un ou quinze jours, mais jusqu'à la fin de sa vie. »⁵ La règle lui apparaissait comme l'expression suprême de la volonté de Dieu sur elle et l'obéissance comme le moyen infaillible de l'accomplir.

Mon Dieu, de quelles inquiétudes on se délivre en faisant le vœu d'obéissance ! Que les simples religieuses sont heureuses ! Leur unique boussole étant la volonté des supérieurs, elles sont assurées d'être dans le droit chemin. Elles n'ont pas à craindre de se tromper, même s'il leur paraît certain que les supérieurs se trompent. Mais lorsqu'on cesse

1. Procès apostolique, 1 362, Sœur Marie de la Trinité.

2. Procès apostolique, 535, P. Lemonnier.

3. Procès diocésain, 2 086, Sœur Marthe de Jésus.

4. Procès diocésain, 1 676, Sœur Marie du Sacré-Cœur.

5. Procès apostolique, 1 026, Sœur Geneviève.

de consulter la boussole infaillible, aussitôt, l'âme s'égaré dans les chemins arides où l'eau de la grâce leur manque bientôt ¹.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait pris l'habitude d'obéir à chacune de ses Sœurs. Un jour, pendant sa maladie, ayant accompagné péniblement la communauté à l'ermitage du Sacré-Cœur, elle s'était assise pendant le chant d'un cantique, épuisée. Une Sœur lui fit signe de se joindre au chœur. Elle se leva aussitôt. Et, « comme je lui en faisais le reproche, rapporte Sœur Geneviève, elle me répondit simplement : « J'ai pris l'habitude d'obéir à chacune comme si c'était le bon Dieu qui me manifestait sa volonté. » ² Les saints voient Dieu à travers tout.

Dans un milieu imparfait, Sœur Thérèse demeura inviolablement fidèle à son idéal religieux, « jusqu'à épuisement de ses forces » ³. Elle formait ses novices avec la même virilité, leur donnant cette consigne qui fait les saints :

— Quant toutes manqueraient à la règle, ce n'est pas une raison pour nous justifier. *Chacune devrait agir comme si la perfection de son Ordre dépendait de sa conduite personnelle* ⁴.

« *La charité fraternelle : c'est tout sur la terre.* »

Quelle que soit la forme particulière de notre devoir d'état, dans le cloître ou dans le monde, il est une vertu animatrice de tous nos rapports avec le prochain, sur laquelle, selon l'avertissement de Jésus, nous serons tous jugés : la charité fraternelle. « Ce que vous aurez

1. *Histoire d'une âme*, ix, 164.

2. Procès apostolique, 1 029, Sœur Geneviève.

3. Procès diocésain, ? 158, Sœur Marie de la Trinité.

4. Procès apostolique, 1 312, Sœur Marie de la Trinité. Sainte Thérèse avait puisé cette maxime dans saint Jean de la Croix.

fait au moindre de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait. »¹

Avec l'amour de Dieu, la charité fraternelle est l'âme de l'Évangile, le signe authentique que l'on appartient au Christ. Sainte Thérèse de Lisieux mit longtemps avant de saisir en pleine lumière la place éminente de la charité fraternelle dans la vie de communauté et dans la spiritualité chrétienne. Il serait enfantin de s'en scandaliser. Les saints sont soumis à la loi du progrès, ils en incarnent même la plus vivante réalisation. Leur vie est une ascension continue. Ce fut seulement la dernière année de sa vie religieuse que Sœur Thérèse pénétra sur ce point vraiment capital toute la pensée de Jésus.

Parmi les grâces sans nombre que j'ai reçues cette année, je n'estime pas la moindre celle qui m'a donné de comprendre dans toute son étendue le précepte de la charité. Je n'avais jamais approfondi cette parole de Notre-Seigneur : « Le second commandement est semblable au premier. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »² Je m'appliquais surtout à aimer Dieu et c'est en l'aimant que j'ai découvert le secret de ces autres paroles : « Ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. »³ Cette volonté, Jésus me l'a fait connaître lorsqu'à la dernière Cène, il donna son commandement nouveau ; quand il dit à ses apôtres de s'aimer les uns les autres, « comme lui-même les avait aimés »⁴. Et je me suis mise à rechercher comment Jésus avait aimé ses disciples. J'ai vu que ce n'était pas pour leurs qualités naturelles : j'ai constaté qu'ils étaient ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant il les appelle ses amis, ses frères. Il désire les voir près de lui dans le royaume de son Père ; et, pour leur ouvrir ce

1. *Saint Matthieu*, xxv, 45.

2. *Saint Matthieu*, xxii, 39.

3. *Saint Matthieu*, vii, 21.

4. *Saint Jean*, xiii, 34.

royaume, Il veut mourir sur la croix, affirmant qu' « il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime » ¹.

Ainsi, à mesure que son âme se rapproche de Dieu, Thérèse se penche vers ses Sœurs avec une délicatesse de plus en plus divine. Dieu et le prochain ne font plus qu'un dans son cœur.

« Aimez-vous les uns les autres comme moi-même je vous ai aimés. » ² En méditant ces paroles divines, j'ai vu combien mon amour pour mes Sœurs était imparfait. J'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les aime. Ah ! je devine maintenant que la vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses, à s'édifier de ses moindres vertus. Surtout, j'ai appris que la vraie charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur, car personne n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Il me semble que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui sont les plus chers, mais *tous* ceux qui sont dans la maison ³.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus donna toujours l'exemple de la plus agissante charité avec un raffinement de délicatesse infinie. « Elle s'ingéniait à faire plaisir autour d'elle » ⁴, allant de préférence vers les natures les plus ingrates. Auprès d'elle « les plus déshéritées pouvaient se croire les plus aimées » ⁵. Une Sœur, en particulier, avait le don de lui déplaire en tout. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, par esprit surnaturel, avec une bonne grâce charmante, se rapprocha d'elle et réussit tellement à cacher son antipathie natu-

1. *Histoire d'une âme*, ix, 165. — *Saint Jean*, xv, 13.

2. *Saint Jean*, xv, 9.

3. *Histoire d'une âme*, ix, 166.

4. Procès apostolique, 954, Sœur Geneviève.

5. Procès apostolique, 980, Sœur Geneviève.

relle qu'une autre de ses compagnes, lui voyant prodiguer à cette Sœur ses marques d'affection, crut à une amitié particulière et en fut jalouse. Elle s'en plaignit même à la servante de Dieu qui se contenta de sourire. Plus tard, Céline, devenue sa novice, ayant elle-même à lutter contre une antipathie naturelle, Thérèse lui avoua ses propres combats.

N'ayant pas d'autre moyen de m'ouvrir les yeux sur la charité fraternelle et les luttes qu'elle exige, elle me confia les efforts qu'elle-même devait faire pour surmonter son antipathie naturelle pour une certaine Sœur. C'était précisément celle avec qui Thérèse paraissait avoir le plus d'intimité ¹.

Une antipathie dominée jusqu'à laisser croire à une sympathie profonde, voilà un beau triomphe de la charité.

La vie de Thérèse est tissée de menus exemples de ce genre qui témoignent de son héroïque vertu.

A celles qui venaient la déranger, elle ne manifestait jamais ni ennui ni fatigue ².

Elle était le charme de nos récréations ³.

A la fin de sa vie, alors que, très malade, elle écrivait ses manuscrits dans le jardin, je m'aperçus un jour qu'elle était dérangée à chaque instant par les Sœurs. Au lieu de s'impatienter ou simplement de prier qu'on la lassât tranquille, chaque fois, Sœur Thérèse posait la plume et fermait son cahier avec un doux sourire. Je lui demandais comment, dans ces conditions, elle pouvait mettre deux idées à la suite. Elle me répondit : « J'écris sur la charité fraternelle, c'est le moment de la pratiquer... Oh ! ma Mère, *la charité fraternelle : c'est tout sur la terre.* On aime le bon Dieu dans la mesure où on la pratique. » ⁴

1. Procès apostolique, 949, Sœur Geneviève.

2. Procès apostolique, 952, Sœur Geneviève.

3. Procès diocésain, 1562, Mère Agnès.

4. Procès apostolique, 653, Mère Agnès.

« Je ne laisserai passer aucun petit sacrifice. »

Ces exemples familiers de dévouement quotidien appellent une réflexion d'ensemble. Par cette fidélité absolue aux petites choses, Thérèse de Lisieux a inauguré dans l'Eglise un nouveau type de sainteté imitable par tout le monde. Quelle est la mère de famille dans sa maison, le jeune homme ou la jeune fille dans leur milieu de travail qui ne puisse s'inspirer d'un tel modèle et pratiquer cette fidélité aux moindres obligations de leur devoir d'état ? Il n'en faut pas plus pour devenir un saint. « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements. »¹ La sainteté est dans l'amour; mais le véritable amour va jusqu'au don de soi.

En lisant l'Evangile et en écoutant les paroles de Jésus, la « petite Thérèse » a donc découvert une nouvelle voie de sainteté, plus à la portée de notre faiblesse: *la fidélité par amour jusqu'au moindre iota dans la pratique des vertus ordinaires*. Elle incarne dans l'Eglise l'« héroïsme de petitesse », succédant à l'héroïsme de grandeur des saints d'autrefois.

Elle-même saisissait les petites occasions de mortification qui ne peuvent nuire à la santé, se les imposait toujours et en tout temps. Pratiques bien minimes sans doute, mais le bon Dieu montre autant de puissance dans la création des infiniment petits que des infiniment grands et il me semble que Sœur Thérèse a précisément dévoilé sa force dans la multiplicité d'actes faibles et microscopiques, si l'on peut s'exprimer ainsi².

Toute la gloire de cet héroïsme obscur, sans éclat humain, s'en va vers Dieu seul. Un jour, raconte Thérèse, « tandis que je lisais avec admiration les grandes actions patriotiques des héroïnes françaises, particulièrement de Jeanne d'Arc, je reçus une grâce que j'ai

1. *Saint Jean*, xiv, 15.

2. Procès apostolique, 987, Sœur Geneviève.

toujours considérée comme l'une des plus grandes de ma vie, car à cet âge je n'étais pas favorisée des lumières d'en haut comme je le suis aujourd'hui. Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours ; que pour y parvenir, *il n'est pas nécessaire d'accomplir des actions éclatantes*, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et à soi-même. Pensant alors que j'étais née pour la gloire et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi ne paraîtrait jamais aux regards des mortels, mais qu'elle consisterait à devenir une Sainte »¹.

Les grâces du noviciat développèrent sa personnalité spirituelle dans le même sens d'une vertu tout ordinaire en apparence, héroïque en réalité.

Je m'appliquais surtout aux petits actes de vertu bien cachés. Ainsi, j'aimais plier les manteaux oubliés par les Sœurs et je cherchais mille occasions de leur rendre service »².

Jamais on ne put surprendre en elle la plus petite infidélité »³.

Mais quelle perfection de détail ! « Depuis l'âge de trois ans, pouvait dire Thérèse, je n'ai jamais rien refusé au bon Dieu. »⁴

Telle est la nouvelle forme d'héroïsme où conduit la voie d'enfance spirituelle : sainteté cachée qui s'affirme dans la fidélité silencieuse et souriante au milieu des mille détails quotidiens qui constituent la trame d'une existence ordinaire, où les actions d'éclat sont rares, où, au contraire, fourmillent les occasions de renoncement continu. Tout l'héroïsme de petitesse consiste à transformer ces « actes microscopiques » en témoignages de « pur amour ».

1. *Histoire d'une âme*, iv, 54-55.

2. *Histoire d'une âme*, vii, 129.

3. Procès diocésain, 464, Sœur Marie du Sacré-Cœur.

4. Procès diocésain, 2 744, Sœur Marie du Sacré-Cœur.

Simplicité

Une qualité rare accompagne l'exercice de toutes les vertus de l'enfance spirituelle : la simplicité, c'est-à-dire l'absence de complications.

« Aux âmes simples,
il ne faut pas de moyens compliqués. »

Pour beaucoup de chrétiens la complexité de la vie pose un redoutable problème. Comment concilier dans une existence surmenée : action et contemplation, vie intérieure et apostolat, activité auprès des hommes et repos de l'âme en Dieu ? Comment réaliser un équilibre stable ?

Par la simplicité de l'enfant, répond Thérèse. Il faut nous prendre tels que nous sommes et aller tout droit au bon Dieu, sans effort démesurément tendu, sans attitude affectée. « Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués. »¹

Un prêtre, essayant un jour de persuader le Pape Pie X qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Pape répondit :

— Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette âme, c'est précisément son extrême simplicité. Consultez votre théologie.

Un prélat anglais disait avec humour que dans nos rapports avec Dieu, « elle a désencombré le chemin du ciel et supprimé les mathématiques ». *La Sainte de*

1. *Histoire d'une âme*, t. 1, 199.

Lisieux est devenue la créatrice d'un nouvel âge de spiritualité par retour à la simplicité de l'Évangile.

Dans la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, « la simplicité était la règle. Penser autrement serait changer la physionomie si encourageante que le bon Dieu s'est plu à lui donner tout exprès pour appeler les âmes à son amour »¹. Un jour, on demandait à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, malade à l'infirmerie, d'adresser quelques paroles d'édification au docteur de la communauté.

— Oh ! ma Mère, ce n'est pas ma manière à moi, répondit-elle. Je n'aime que la simplicité. J'ai horreur du contraire².

La nuit, Thérèse rêve « de bois, de fleurs, de ruisseaux ».

— Presque toujours, ajoutait-elle, je vois de jolis petits enfants ; j'attrape des papillons et des oiseaux. Vous voyez que mes rêves sont loin d'être mystiques. Je me demande comment il se fait que, pensant toute la journée au bon Dieu, je ne m'en occupe pas davantage pendant mon sommeil³.

À l'oraison, si sa voisine est exaspérante et l'incommode par ses tics, elle ne s'en fâchera point. Au lieu d'une oraison consolée, elle se contenta d'une « oraison de souffrance »⁴.

Chez elle, tout était simple et naturel, répètent à l'envi les témoins du procès de canonisation.

Il y avait chez elle tant de simplicité qu'on n'aurait jamais pu soupçonner les sacrifices qu'elle imposait à sa vive et ardente nature pour vaincre ses répugnances⁵.

Elle n'avait pas du tout une vertu guindée⁶.

1. Procès apostolique, 2 332, Mère Agnès de Jésus.

2. *Novissima verba*, 7 juillet 1897.

3. *Histoire d'une âme*, viii, 138.

4. *Histoire d'une âme*, x, 196.

5. Procès apostolique, 645, Mère Agnès.

6. Procès apostolique, 1 045, Sœur Geneviève.

Son commerce était très agréable et elle s'acquittait de toutes ses fonctions avec une grande liberté d'esprit ¹.

Elle agissait si simplement que sa vie paraissait tout ordinaire ².

Aussi l'héroïcité de ses vertus passa-t-elle inaperçue à la plupart des Sœurs ³.

— *Jamais, avouera plus tard Mère Agnès, je n'aurais pu deviner qu'un jour il pût être question de canonisation, tellement sa vie ressemblait à celle de tout le monde* ⁴.

Et l'on connaît la réflexion de la Sœur de la cuisine qui se demandait ce que l'on pourrait mettre dans la circulaire de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus après sa mort, la jugeant à peine une bonne religieuse ⁵. « La plus grande Sainte des temps modernes » qui passe dans son propre couvent pour n'être même pas « une bonne religieuse » : c'est le comble de la simplicité et de l'effacement souriant.

Voilà donc une sainte authentique qui vit comme tout le monde, qui trouve des incompréhensions et des oppositions dans sa communauté et dont la majorité de ses compagnes de chaque jour ne soupçonne l'héroïque grandeur qu'après sa mort, au bruit des miracles et devant l'étonnement du monde entier.

« Dans ma « petite voie »
il n'y a que des choses très ordinaires. »

Le danger des œuvres éclatantes, même au service de Dieu, est de s'y arrêter comme à une valeur en soi. On en vient dans la pratique à confondre les moyens avec la fin, les œuvres de zèle avec la vie d'amour. La

1. Procès apostolique, 1 045, Sœur Geneviève.

2. Procès apostolique, 2 346, Sœur Marie de la Trinité.

3. Procès apostolique, 1 264, Sœur Aimée.

4. Procès apostolique, 2 833, Mère Agnès.

5. Procès apostolique, 2 863, Sœur Thérèse de Saint-Augustin.

voie d'enfance spirituelle, au contraire, ne recherche pas les actions d'éclat. Elle sait utiliser les plus humbles tâches quotidiennes pour s'élever jusqu'aux plus hauts sommets de l'union divine. Qu'importent le cadre de vie et les occupations ? Tout est offrande à l'amour.

Que de fois la « petite Thérèse » a répété : « Pour parvenir à la sainteté, il n'est pas besoin de recourir à des actions extraordinaires. » Ses préférences personnelles la portaient vers les saints dont l'existence fut la plus proche de nous. Elle disait du bienheureux Théophile Vénard : « Il me plaît parce que c'est un petit saint. Sa vie est tout ordinaire. » ¹ Parlant de la fondatrice de son Carmel de Lisieux, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, elle exprimait « son bonheur d'avoir vécu plusieurs années avec une sainte, non point inimitable, mais sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires. Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus sainte, c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre pas d'illusion » ².

A la fin de sa vie, comme on laissait espérer à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'elle mourrait le 16 juillet, en la belle fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, elle s'était vivement récriée :

— Oh ! non. Cela ne ressemblerait pas à ma « petite voie ». Mourir d'amour après la communion ! C'est trop beau pour moi ! Les « petites âmes » ne pourraient pas imiter cela ³.

— Dans ma « petite voie », il n'y a que des choses très ordinaires. Il faut que ce que je fais, les « petites âmes » puissent le faire ⁴.

L'âme thérésienne consciente de son néant devant Dieu, mais confiante jusqu'à l'audace en sa bonté de

1. *Histoire d'une âme*, XII, 250.

2. *Histoire d'une âme*, VIII, 137.

3. *Novissima verba*, 15 juillet 1897.

Histoire d'une âme, XII, 246.

Père, n'a qu'un souci : lui « faire plaisir » en toutes choses et lui prouver son amour par une fidélité absolue dans la simplicité de la vie, « sans jamais laisser passer le moindre sacrifice ». Rien de tendu ni de mesquin dans ses rapports avec Dieu, mais la spontanéité de l'enfance et la liberté de l'amour.

Simplicité et sublimité.

Ce fut vraiment l'une des intuitions les plus fécondes du génie thérésien, illuminé par Dieu, d'avoir simplifié toutes les méthodes, d'avoir fait comprendre aux âmes que pour devenir un saint — un très grand saint — il ne faut pas s'exiler de sa besogne quotidienne ni de son devoir d'état, même accablant, mais tout accepter par amour, pour plaire à Dieu seul. Ce ne sont pas les grandes actions qui font les saints, ce sont les saints qui rendent grandes leurs moindres actions par le pur amour qui anime leurs intentions secrètes. Il y a des chrétiens qui posent des actions toutes divines avec une âme banale, tandis que les saints, eux, savent accomplir les actions les plus banales avec une âme toute divine. Là réside tout le secret de leur sainteté. Les saints sanctifient tout. Le modèle préféré de Thérèse fut toujours la famille de Nazareth, c'est-à-dire la vie la plus divine sous les apparences les plus ordinaires. Ce fut, sur la terre, la sainteté d'un Dieu.

L'enfance spirituelle concilie sans effort, dans une synthèse supérieure : simplicité et sublimité. Elle conduit par les chemins les plus simples vers les plus hautes cimes de la perfection chrétienne. Les actions les plus banales, transfigurées par l'amour, revêtent une valeur d'éternité et une puissance de rédemption dont bénéficie tout le corps mystique du Christ. Elle achemine les âmes vers la plus sublime sainteté « par la voie commune », en accomplissant les actions les plus ordinaires avec un extraordinaire amour.

Vie mariale

Une âme de saint est une âme mariale. La « petite Thérèse », enfant privilégiée du bon Dieu, ne pouvait faire exception à cette loi universelle, car, « telle est l'immuable volonté de Celui qui a voulu tout nous donner par Marie »¹.

« Je l'ai vue s'avancer vers moi et me sourire. »

Tout enfant Thérèse se sentit attirée vers la Très Sainte Vierge. Elle-même nous a conté avec une grâce charmante les premiers gestes de cette dévotion mariale.

C'était au mois de mai 1878. Comme vous me trouviez trop petite pour aller aux exercices du mois de Marie tous les soirs, je restais avec la bonne et faisais avec elle mes dévotions devant un autel à moi, que j'arrangeais à ma façon. Tout était si petit : chandeliers, pots de fleurs, etc., que deux allumettes-bougies suffisaient pour l'éclairer parfaitement².

Mais l'événement qui marquera un progrès décisif dans sa piété mariale et lui donnera pour le reste de sa vie une confiance sans limite envers sa Mère du ciel fut sa guérison miraculeuse à l'âge de dix ans.

La maladie dont je fus atteinte venait certainement de la jalousie du démon. Je ne sais comment décrire un mal aussi étrange. Je disais des choses que je ne pensais pas. J'en faisais d'autres comme forcée malgré moi ; presque toujours,

1. Saint BERNARD, *Homélie sur la Nativité de la Très Sainte Vierge*.

2. *Histoire d'une âme*, II, 26.

je paraissais en délire et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un seul instant de l'usage de ma raison. Souvent, je restais évanouie pendant des heures et d'un évanouissement tel qu'il n'eût été impossible de faire le plus petit mouvement. Toutefois, au milieu de cette torpeur extraordinaire, j'entendais distinctement ce qui se disait autour de moi, même à voix basse ; je me le rappelle encore. Et quelle frayeur le démon m'inspirait ! J'avais peur absolument de tout : mon lit me semblait entouré de précipices affreux ; certains clous fixés au mur de la chambre prenaient à mes yeux l'image terrifiante de gros doigts carbonisés et me faisaient jeter des cris d'épouvante. Un jour, tandis que papa me regardait en silence, son chapeau qu'il tenait à la main se transforma tout à coup en je ne sais quelle forme horrible et je manifestai une si grande frayeur que ce pauvre père partit en sanglotant¹.

Mais si Dieu permettait au démon d'agir extérieurement, sa toute-puissance veillait. Il préparait au monde une grande sainte par l'intervention miraculeuse de Marie.

Un jour, je vis entrer papa dans ma chambre. Il paraissait très ému ; et, s'avancant vers Marie, il lui donna plusieurs pièces d'or avec une expression de grande tristesse, la priant d'écrire à Paris, pour demander une neuvaine de Messes au sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, afin d'obtenir la guérison de sa pauvre petite reine. Ah ! que je fus touchée en voyant sa foi et son amour ! que j'aurais voulu me lever et lui dire que j'étais guérie. Hélas ! mes désirs ne pouvaient faire un miracle et il en fallait un bien grand pour me rendre à la vie. Oui, il fallait un grand miracle et ce miracle, Notre-Dame des Victoires le fit entièrement.

Un dimanche, pendant la neuvaine, Marie sortit dans le jardin, me laissant avec Léonie qui lisait près de la fenêtre. Au bout de quelques minutes, je me mis à appeler presque tous bas : « Marie ! Marie ! »

1. *Histoire d'une âme*, III, 46.

Léonie, habituée à m'entendre toujours gémir ainsi, n'y fit pas attention. Alors, je criai bien haut et Marie revint à moi. Je la vis parfaitement entrer. Mais, hélas ! pour la première fois, je ne la reconnus pas. Je cherchais tout autour de moi. Je plongeais dans le jardin un regard anxieux et je recommençais à appeler : « Marie ! Marie ! » C'était une souffrance indicible que cette lutte forcée, inexplicable ; et Marie souffrait peut-être plus encore que sa pauvre Thérèse ! Enfin, après de vains efforts pour se faire connaître, elle se tourna vers Léonie, lui dit un mot tout bas et disparut, pâle et tremblante. Ma petite Léonie me porta bientôt près de la fenêtre. Je vis dans le jardin, sans la reconnaître encore, Marie qui marchait doucement, me tendant les bras, me souriant et m'appelant de sa voix la plus tendre : « Thérèse ! ma petite Thérèse ! »

Cette dernière tentative n'ayant pas réussi davantage, ma sœur chérie s'agenouilla, en pleurant, au pied de mon lit ; et, se tournant vers la Vierge bénie, elle l'implora avec la ferveur d'une mère qui demande, qui *veut* la vie de son enfant. Léonie et Céline l'imitèrent et ce fut un cri de foi qui força la porte du ciel. Ne trouvant aucun secours sur la terre et près de mourir de douleur, je m'étais aussi tournée vers ma Mère du ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir enfin pitié de moi ! Tout à coup, la statue s'anima. La Vierge Marie devint belle, si belle que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable. Mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son ravissant sourire ! Alors, toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement... « La Sainte Vierge s'est avancée vers moi. Elle m'a souri. Que je suis heureuse ! pensai-je. Mais je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait. » Puis, sans effort, je baissai les yeux. Je reconnus ma chère Marie ! Elle me regardait avec amour, paraissait très émue et semblait se douter de la grande faveur que je venais de recevoir. Ah ! c'était bien à elle, à sa prière touchante, que je devais cette grâce inexprimable du sourire de la Sainte Vierge.

Et quand, à sa première visite au Carmel, on pressait la « petite Thérèse » de questions sur ce miracle, elle ne pouvait répondre qu'une chose : « La Sainte Vierge m'a semblé très belle. Je l'ai vue s'avancer vers moi et me sourire. » ¹

« J'ai compris que j'étais son enfant. »

Après une telle grâce, la Sainte Vierge entra pour toujours dans sa vie. Désormais, Thérèse recourt à elle en toute circonstance, lui confie tout : ses peines et ses joies d'enfant, ses craintes de jeune fille, ses dangers, sa vocation de Carmélite, sa pureté.

A l'occasion de son grand voyage à Rome, si elle s'arrête à Paris, c'est surtout à cause du sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires. Elle y court, s'y prosterne devant l'autel de la Sainte Vierge, y voit cesser toutes ses peines intérieures, y reçoit l'assurance que c'est bien elle qui l'a guérie dans son enfance. Une fois de plus, Thérèse a expérimenté la toute miséricordieuse bonté de Marie. « Ah ! ce que j'ai senti à ses pieds, je ne pourrais le dire... J'ai compris qu'elle veillait sur moi, que j'étais son enfant : aussi je ne pouvais plus lui donner que le nom de « Maman », car il me semblait encore plus tendre que celui de mère. » ²

Au Carmel, terre mariale par excellence, sa dévotion envers la Très Sainte Vierge devint très vite une intimité de tous les instants. Préparation à la communion et action de grâces, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne sait rien faire sans elle, « lui demandant de la revêtir de ses dispositions et de la présenter elle-même à son Fils » ³.

1. *Histoire d'une âme*, III, 47-50.

2. Procès diocésain, 1649, Sœur Marie du Sacré-Cœur.

3. Procès apostolique, 1053, Sœur Geneviève.

Cette confiance toute filiale redoubla encore quand Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus eut charge d'âmes. Quelle est la maîtresse des novices qui, en face de ses responsabilités et de ses impuissances, ne se réfugie pas d'instinct dans le cœur maternel de Celle qui a pour mission dans le corps mystique de « former le Christ » en chacun de nous ?

Quand j'étais en direction avec elle, nous dit une de ses novices, et que j'avais des choses pénibles à lui dire, elle me conduisait devant la statue miraculeuse qui, dans son enfance, lui avait souri (et qu'elle avait fait placer tout près de sa cellule). Alors, elle m'encourageait : « Ce n'est pas à moi que vous allez dire ce qui vous coûte, mais à la Sainte Vierge. »¹

Et comme cette même novice s'émerveillait de se sentir devinée par sa jeune maîtresse dans ses pensées les plus intimes, Sœur Thérèse lui confia :

— Voici mon secret : je ne vous fais jamais d'observation sans invoquer la Sainte Vierge et je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire le plus de bien².

— J'ai recours à la prière, je jette un regard intérieur sur la Vierge Marie et Jésus triomphe toujours³.

Quand, le 8 juillet 1897, Thérèse fut transportée à l'infirmerie, elle voulut garder tout près d'elle « la Vierge du sourire ».

*Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encore, Mère, voici le soir*⁴.

Entre la mère et l'enfant, il n'y a plus de secret. « J'aime cacher mes peines au bon Dieu ; car, avec lui je veux avoir toujours l'air heureuse de ce qu'il fait.

1. Procès apostolique, 1 327, Sœur Marie de la Trinité.

2. Procès diocésain, 2 364, Sœur Marie de la Trinité.

3. *Histoire d'une âme*, x, 186.

4. Poésie *Pourquoi je t'aime*, ô Marie.

Mais à la Sainte Vierge, je ne cache rien. Je dis tout. »¹

Le 8 septembre 1897, ayant demandé à revoir l'image de Notre-Dame des Victoires, elle y écrivit au verso, d'une main tremblante : « O Marie ! si j'étais la Reine du ciel et que vous soyez Thérèse, je voudrais être Thérèse afin que vous soyez la Reine du ciel. » Ce furent les dernières lignes écrites de sa main ici-bas².

Le jour même de sa mort, on l'entendit murmurer au cours de son agonie :

— O ma bonne Sainte Vierge, venez à mon secours !

Puis vers 3 heures de l'après-midi, Thérèse étendit ses bras en forme de croix ; et, devant l'image de Notre-Dame du Mont-Carmel que la Mère prieure avait posée sur ses genoux, elle dit :

— O ma Mère ! Présentez-moi bien vite à la Sainte Vierge. Préparez-moi à bien mourir³.

Quelques instants après, la Sainte Vierge lui souriait dans le ciel.

« A Nazareth : point de ravissements. »

La Vierge préférée de Thérèse, son modèle de sainteté, fut la Vierge de Nazareth dont la vie simple et sublime s'écoulait au milieu des occupations quotidiennes, semblables à celles des autres femmes de Galilée.

Que ce sera délicieux de connaître au ciel tout ce qui s'est passé dans l'intimité de la Sainte Famille ! Comme il me semble que leur vie était simple ! Les femmes du pays venaient parler à la Sainte Vierge familièrement. Ce qui me fait du bien quand je pense à la Sainte Famille, c'est de m'imaginer une vie tout ordinaire. Pas tout ce qu'on nous raconte, tout ce qu'on suppose ! par exemple que l'Enfant

1. Procès apostolique, 1 327, Sœur Marie de la Trinité.

2. Procès apostolique, 2 426, Sœur Geneviève.

3. *Novissima verba*, 30 septembre 1897.

Jésus, après avoir pétri des oiseaux de terre, soufflait dessus et leur donnait la vie. Non, le petit Jésus ne faisait pas de miracle inutile. Sinon, pourquoi n'auraient-ils pas été transportés en Egypte par un miracle bien plus naturel et si facile au bon Dieu ! En un clin d'œil, ils auraient été rendus là-bas ! Mais non : *tout dans leur vie s'est fait comme dans la nôtre* ¹.

*Je sais qu'à Nazareth, Vierge pleine de grâces,
Tu vis très pauvrement, ne voulant rien de plus.
Point de ravissements, de miracles, d'extases,
N'embellissent ta vie, ô Reine des élus !
Le nombre des « petits » est bien grand sur la terre.
Ils peuvent, sans trembler, vers toi, lever les yeux.
Par la commune voie, incomparable Mère,
Il te plaît de marcher pour les guider aux cieus* ².

Ce qui ravissait Thérèse en contemplant le mystère de Marie, c'était de voir la Mère de Dieu passer inaperçue au milieu de la foule anonyme des autres femmes de son pays.

Que j'aurais voulu être prêtre pour prêcher la Vierge Marie ! Il me semble qu'une seule fois m'aurait suffi pour faire comprendre ma pensée à son sujet. J'aurais d'abord montré à quel point la vie de la Sainte Vierge est peu connue. Il ne faudrait pas dire sur elle des choses invraisemblables ou qu'on ne sait pas, par exemple, que, toute petite, à trois ans, elle est allée au Temple s'offrir à Dieu avec des sentiments brûlants d'amour et une ferveur extraordinaire, tandis qu'elle y est peut-être allée tout simplement pour obéir à ses parents ³.

Pour qu'un sermon sur la Sainte Vierge porte du fruit, il faut qu'il montre *sa vie réelle*, telle que l'Évangile la fait entrevoir, et non pas sa vie supposée. Et l'on devine bien que sa vie réelle, à Nazareth et plus tard, devait être tout ordinaire. « Il leur était soumis. » Comme c'est simple !

1. *Novissima verba*, 20 août 1897.

2. *Poésie Pourquoi je t'aime, ô Marie*, mai 1897.

3. *Novissima verba*, 23 août 1897.

On montre la Sainte Vierge inabordable. Il faudrait la montrer imitable, pratiquant les vertus cachées, dire qu'elle vivait de foi, comme nous, en donner des preuves tirées de l'Évangile où nous lisons : « Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait », ou encore : « Son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. » Ne trouvez-vous pas, ma Mère, que cette « admiration » dénote un certain étonnement ? ¹

Thérèse aime à contempler dans l'humble Vierge Marie un modèle accessible à la multitude des « petites âmes » qui vont vers Dieu « par la voie commune », c'est-à-dire par une vie de « parfait amour », sous les apparences les plus ordinaires.

« Plus Mère que Reine. »

En vertu d'une loi psychologique toute naturelle, on retrouve dans la piété mariale des saints les traits les plus caractéristiques de leur physionomie d'ensemble. *C'est dans les perspectives de l'enfance spirituelle qu'apparaît la forme propre de la vie mariale de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.* Notre-Dame ne pouvait manquer de prendre un rôle tout maternel dans la voie d'enfance. « Quelle joie de penser que cette Vierge est notre Mère » ², disait Thérèse. « Ses rapports avec elle ressemblaient à ceux d'une enfant envers une Mère tendrement aimée. » ³

On sait bien que la Sainte Vierge est la Reine du ciel et de la terre, mais elle est plus Mère que-Reine ; et il ne faudrait pas faire croire, comme je l'ai souvent entendu dire — rapporte Thérèse, — qu'à cause de ses prérogatives, la Sainte Vierge éclipse la gloire de tous les saints, comme le

1. *Novissima verba*, 23 août 1897.

2. Lettre à un missionnaire, 9 mai 1897.

3. Procès apostolique, 1327, Sœur Marie de la Trinité.

soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu, que cela est étrange : une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants ! Moi, je pense tout le contraire. Je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus. C'est bien de parler de ses prérogatives, mais il ne faut pas se borner à cela. Il faut la faire aimer. Si, en entendant un sermon sur la Sainte Vierge, on est contraint du commencement à la fin de s'exclamer en soi-même et de dire : « Ah ! ah ! », on est lassé et cela ne porte pas à l'amour et à l'imitation. Qui sait même si quelque âme n'irait pas jusqu'à sentir un certain éloignement pour une créature tellement supérieure ? Le privilège unique de la Sainte Vierge : c'est d'avoir été exempte de la tache originelle et d'être Mère de Dieu... ¹

« *Plus Mère que Reine* » : voilà le mot définitif.

Cette formule, qui lui appartient en propre, précise admirablement le caractère personnel de son intimité mariale. Thérèse ne s'attarde pas en longues spéculations abstraites sur la grandeur infinie de la Mère de Dieu. Son génie réaliste veut entraîner les âmes « à l'amour et à l'imitation » de Marie. A la lumière de l'Évangile et des dernières paroles de Jésus sur la croix, elle comprend que Marie est avant tout : une Mère. Jésus lui-même n'a pas dit : Voici votre Reine ! Mais : « Voici votre Mère ! » ²

La Sainte de Lisieux, qui se plaisait à répéter : « Il est si doux d'appeler Dieu notre Père ! » ³ ne pouvait appeler Marie que du nom de « Mère ». Dieu comme Père, Marie comme Mère, et tous les hommes devenus par la grâce de vrais enfants de Dieu : tout l'Évangile est là.

Après vingt siècles de christianisme, le message de Thérèse rejoint dans sa pureté le message de Jésus.

1. *Novissima verba*, 23 août 1897.

2. *Saint Jean*, xix, 27.

3. Procès apostolique, 928, Sœur Geneviève. — Poésie *Mon ciel à moi*, 7 juin 1896.

CONCLUSION

LA SAINTETÉ ACCESSIBLE A TOUS

L'ouragan de gloire qui a suivi la mort de la « petite Thérèse », rendant son culte populaire, non seulement chez les peuples catholiques, mais dans toutes les parties du monde et jusque chez les mahométans, a un sens. La Providence a confié à la Sainte de Lisieux une mission exceptionnelle, particulièrement adaptée aux besoins actuels de l'Eglise et du monde. *Sa mission essentielle est un message de sainteté.* Elle est venue fort opportunément rappeler au monde que nous avons un Père qui veille sur chacun de nous et qui veut nous sanctifier à titre d'enfants d'adoption.

Pour parvenir à la plus haute sainteté, il n'est pas besoin de miracles, ni d'extases, il ne faut accomplir aucune action extraordinaire, il suffit d'accepter au jour le jour la tâche fixée par Dieu et de l'accomplir par amour.

« Le bon Dieu ne nous demande pas de grandes choses, mais simplement l'abandon et la reconnaissance. »¹ Il veut nous conduire lui-même à la plus

1. *Histoire d'une âme*, xi, 209.

haute sainteté. Il suffit de s'abandonner aux desseins de sa miséricorde et de son amour avec la confiance toute filiale du « tout petit enfant ». Rien n'est obstacle à la sainteté. Tous les tempéraments, toutes les situations humaines, toutes les formes du devoir d'état peuvent devenir matière à sainteté. Il suffit d'aimer et de se livrer à Dieu à travers toutes choses par amour. « La sainteté » n'est pas dans les longues formules de dévotion, « dans telle ou telle pratique. Elle consiste en *une disposition du cœur* qui nous rend humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. » ¹

Voilà, d'après Thérèse elle-même, à un mois de sa mort, l'essentiel de toute sainteté. L'humilité à la base ; et, à travers les formes les plus variées du devoir d'état, une vie théologale intense dans l'intimité d'un Dieu essentiellement Père. « Ma voie est toute de confiance et d'amour. » ² « Dans sa « petite voie », il n'y a que des choses très ordinaires. ³ » La sainteté thérésienne est tout simplement la vie quotidienne divinisée par l'amour ; une sainteté que l'on peut rencontrer et pratiquer partout : dans les rues, au bureau, à l'usine, au magasin, en famille, au milieu des charges les plus lourdes, comme dans le silence du cloître et la solitude du désert. On peut atteindre la plus haute perfection de la charité sans mortifications corporelles extraordinaires, sans charismes, sans œuvres éclatantes. Le trait de génie de Thérèse fut d'avoir ramené la sainteté à sa pure essence et d'avoir montré l'idéal de la perfection accessible à tous *par la voie commune*. Un saint ou une sainte peuvent vivre parmi nous, comme nous, porter

1. *Novissima verba*, 3 août 1897. D'après Mère Agnès, cette phrase est la formule synthétique qui résume le mieux le mouvement de l'âme de Thérèse.

2. Lettre à un missionnaire, 1897.

3. *Histoire d'une âme*, xii, 246.

nos habits, nos souliers d'intérieur, de montagne, de travail, paraître comme nous et être tout à Dieu.

Sainteté à la portée de tous, mais sans minimisation de l'idéal chrétien. Thérèse a simplifié la recherche de la sainteté en la ramenant à ses éléments essentiels : *la pratique des vertus ordinaires portées à leur perfection suprême par une vie de pur amour*. Tout est équilibré dans cette doctrine, tout se tient : « petitesse » et grandeur d'âme, vie d'amour et de sacrifice, abandon total et fidélité absolue, merveilleuse connexion de toutes les vertus théologiques et cardinales dans une sublime simplicité. Les plus humbles tâches quotidiennes, les nécessaires fonctions de la vie matérielle trouvent leur place dans la vie des enfants de Dieu. Réalisme simple et profond, où l'on retrouve les exigences complémentaires d'une vraie mystique de l'Incarnation, qualités de bon sens, d'équilibre, de dévouement souriant, de perpétuel oubli de soi, au poste fixé à chacun par la Providence : telle est cette nouvelle formule de sainteté, capable de conduire les âmes vers les hauts sommets de la perfection chrétienne par la simplicité du devoir. Nous pouvons en croire l'Eglise ; la petite voie est « sûre »¹ ; Thérèse « s'est révélée un maître » en spiritualité².

Ceux qui, il y a une trentaine d'années encore, ne concevaient que la sainteté à miracles et à macérations extraordinaires furent obligés de convenir qu'ils s'étaient trompés. L'approbation par l'Eglise de la voie d'enfance spirituelle exige une révision et un élargissement du concept de la sainteté. Le saint n'est pas seulement l'ascète qui jeûne et se flagelle jusqu'au sang, ou qui étonne le vulgaire par ses prodiges d'austérité, mais aussi l'humble de cœur qui chemine simplement dans le sillon que la Providence lui a tracé, dont la tâche

1. PIE XI, Discours du 11 février 1923.

2. PIE XI, Lettre à S. Em. le cardinal Vico (28-30 mai 1923).

quotidienne souvent obscure et très dure n'a d'autre témoin que Dieu seul, au milieu de regards hostiles ou indifférents. Pour la plupart de nos tempéraments modernes débilités et surmenés, l'heure n'est plus aux grandes mortifications des saints d'autrefois. Faut-il désespérer et restreindre à une élite l'appel à la sainteté que le Christ dans ses enseignements considère comme la vocation de tous les enfants de Dieu, à l'imitation de leur Père céleste ? Dieu qui a créé les étoiles de différente grandeur trouve sa gloire dans l'infinie variété de ses saints.

C'est le moment pour nous de revenir avec Thérèse à la simplicité de l'Évangile. Ne pas viser à étonner par une vertu surhumaine, mais passer simplement à la place où Dieu nous a mis : être fidèle à la volonté du Père jusqu'au plus petit iota, par amour, « bien faire toute chose » à la manière de son Fils.

Le bienfait suprême de la spiritualité thérésienne est d'avoir ramené la sainteté à son invariable essence : *le triomphe de l'amour*. Il n'est peut-être pas dans l'Église une spiritualité qui ait insisté avec une telle force sur cet élément primordial. Textes et documents thérésiens, écrits de la Sainte, actes de sa vie, témoignages du procès de canonisation, conduisent à cette évidence : le message thérésien demeure avant tout un message d'amour.

Tout s'explique par là. Thérèse elle-même nous en a avertis :

J'ai trouvé dans l'amour la clé de ma vocation !

J'ai compris que si l'Église avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas ; j'ai compris qu'elle avait un cœur et que ce cœur était brûlant d'amour. J'ai compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. J'ai com-

pris que l'amour était tout, qu'il embrasait tous les temps et tous les lieux parce qu'il est éternel !

Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin, je l'ai trouvée : ma vocation, *c'est l'amour !* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise ma Mère, *je serai l'amour !... Ainsi je serai tout* ¹.

Après vingt siècles de christianisme, le grand commandement du Christ au monde : « *Diliges !* Tu vivras d'amour » trouve un écho toujours vivant dans le beau cantique où Thérèse de Lisieux a exprimé le rêve de son âme : « vivre d'amour ». Pour la « petite Thérèse » comme pour tous les saints depuis le Christ, le devoir essentiel de l'homme consiste à aimer Dieu. Tout le reste est accidentel. L'apôtre saint Paul avait formulé cet enseignement en l'étendant à l'amour envers le prochain. « Lors même que je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain sonnante et une cymbale retentissante. Quand même je posséderais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toute science, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, sans l'amour, je ne suis rien. Même si je distribuais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, sans l'amour cela ne servira de rien. Maintenant trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour ; mais la plus grande des trois est l'amour. » ² C'est à la lecture de ce passage célèbre que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus trouva la clé de sa vocation. A ses yeux, comme dans la pensée de saint Paul, l'amour est tout : l'essence de toute sainteté, le principe du mérite, la source animatrice de tous les dévouements, l'unique chemin conduisant à l'héroïsme des vierges, des docteurs et des mar-

1. *Histoire d'une âme*, xi, 216.

2. *I Corinthiens*, 1-13.

tyrs, le critère suprême sur lequel, au soir de la vie et au soir du monde, nous serons tous jugés. N'est-ce pas à cela que se ramenait tout le message de Jésus ? « Je suis venu sur la terre pour y allumer le feu de l'amour et qu'est-ce que je veux sinon qu'il embrasse l'univers. »¹ C'est dans cette ligne évangélique que se situe la mission providentielle de la grande Sainte de Lisieux. « *Je sens que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... et de donner ma « petite voie » aux âmes.* » « Aimer, être aimée, et revenir sur la terre pour faire aimer l'amour. »² Tel fut le rêve suprême de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La voie d'enfance spirituelle est une école de pur amour. Elle enseigne aux âmes à multiplier les actes d'amour envers Dieu et à « transformer les actions les plus indifférentes en actes de pur amour ». Tout le monde ne peut jeûner, se flageller, ni accomplir des actions éclatantes, mais tout le monde peut aimer et Dieu n'en demande pas davantage. Pour devenir un saint, il n'est pas nécessaire de réaliser des choses extraordinaires, mais de tout faire par amour. L'amour thérésien est humble, agissant, confiant jusqu'à l'audace, fidèle dans les petites choses jusqu'à l'héroïsme, simple et sublime comme la vie des enfants de Dieu qui passent sur la terre le regard fixé vers leur Père des cieux.

L'Eglise a proclamé par son magistère infaillible la puissance sanctificatrice de cette doctrine et ratifié les intuitions d'une Sainte de génie suscitée par Dieu pour établir dans le monde le triomphe de l'amour.

L'enfance spirituelle marque dans l'Eglise un nouvel âge de spiritualité. Le message thérésien ne passera pas. L'enfance spirituelle, comme la doctrine des plus

1. *Saint Luc*, XII, 49.

2. *Novissima verba*, 18 juillet 1897.

grands saints, est appelée à illuminer les âmes jusqu'au dernier soir de l'Eglise militante. Cette Eglise du Christ, assistée par l'esprit de Dieu, a compris la profondeur novatrice et la portée universelle du message de Lisieux. Elle a fait sienne cette suprême supplication de Thérèse : « O Jésus... je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes. Je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton amour ! »¹

1. Supplication finale de l'homélie de PÂRE XI, au cours de la Messe de canonisation, 17 mai 1925.

ACTE D'OFFRANDE
de moi-même comme
VICTIME D'HOLOCAUSTE A L'AMOUR
MISERICORDIEUX DU BON DIEU ¹

O mon Dieu, Trinité bienheureuse, je désire vous aimer et vous faire aimer, travailler à la glorification de la sainte Eglise, en sauvant les âmes qui sont sur la terre et en déliorant celles qui souffrent dans le Purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume ; en un mot, je désire être sainte, mais je sens mon impuissance et je vous demande, ô mon Dieu, d'être vous-même ma sainteté.

Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi ; je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'amour.

Je vous offre tous les mérites des saints qui sont au ciel et sur la terre, leurs actes d'amour et ceux des saints anges ; enfin, je vous offre, ô bienheureuse Trinité, l'amour et les mérites de la Sainte Vierge, ma Mère chérie ; c'est à elle que j'abandonne mon offrande, la priant de vous la présenter.

Son divin Fils, mon Epoux bien-aimé, aux jours de sa vie mortelle, nous a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » ² Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs... Je le sais, ô mon Dieu, plus vous voulez donner, plus vous faites désirer.

Je sens en mon cœur des désirs immenses, et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah ! je ne puis recevoir la sainte communion aussi souvent que je le désire ; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas tout-puissant ? Restez en moi comme au tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie.

Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants, et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire ! Si par faiblesse je viens à tomber, qu'aussitôt votre divin regard purifie mon âme, consumant toutes mes imperfections, comme le feu qui transforme toute chose en lui-même.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de toutes les grâces que vous m'avez accordées : en particulier de m'avoir fait passer par le

1. Cet écrit a été trouvé, après la mort de la Sainte, dans le livre des Evangiles, qu'elle portait jour et nuit sur son cœur.

2. Saint Jean, xvi, 23.

creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour, portant le sceptre de la croix ; puisque vous avez daigné me donner en partage cette croix si précieuse, j'espère au ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la patrie ; mais je ne veux pas amasser de mérites pour le ciel, je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides, car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. Toutes nos justices ont des taches à vos yeux ! Je veux donc me revêtir de votre propre justice et recevoir de votre amour la possession éternelle de vous-même. Je ne veux point d'autre trône et d'autre couronne que vous, ô mon Bien-Aimé !

A vos yeux le temps n'est rien ; un seul soir est comme mille ans¹. Vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous.

Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu !

Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élançe sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour !

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies², je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel ! ! !

MARIE-FRANÇOISE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
ET DE LA SAINTE-FACE,
rel. Carm. ind.

Fête de la Très Sainte Trinité, le 9 juin, de l'an de grâces 1895.

1. Ps. LXXXIX, 4.

2. Cant., IV, 6.

DATES PRINCIPALES

de

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Naissance	2 janvier 1873
Baptême	4 janvier 1873
Sourire de la Sainte Vierge	13 mai 1883
Première Communion	8 mai 1884
Confirmation	14 juin 1884
Grâce de Noël	25 décembre 1886
Audience de Léon XIII	20 novembre 1887
Grâce de Noël.	9 avril 1888
Prise d'habit	10 janvier 1889
Profession	8 septembre 1890
Prise de voile	24 septembre 1890
Offrande à l'amour miséricor- dieux	9 juin 1895
Jour de sa sainte mort	30 septembre 1897
Héroïcité des vertus.	14 août 1921
Béatification	29 avril 1923
Canonisation	17 mai 1925
Patronne des Missions	14 décembre 1927
Patronne de la France	3 mai 1944
Sa fête dans l'Eglise universelle.	3 octobre

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION : Le message de sainteté.....	5
« L'ouragan de gloire ».....	5
« Le message nouveau ».....	7
Sources et méthode.....	10
PREMIERE PARTIE : Itinéraire spirituel.....	11
« Chef-d'œuvre de la nature et de la grâce ».....	11
« Je choisis tout ! ».....	14
La grâce de Noël.....	15
Le Carmel.....	19
L'offrande à l'Amour.....	23
« Mourir d'amour ».....	25
DEUXIEME PARTIE : Sa doctrine spirituelle.....	31
CHAPITRE PREMIER. — « UNE VOIE TOUTE NOUVELLE ».....	33
CHAPITRE DEUXIEME. — CARACTERES NEGATIFS DE LA SPIRITUALITE THERESIENNE.....	36
Absence de mortifications extraordinaires.....	37
Absence de charismes.....	41
Absence de méthode d'oraison.....	45
Absence d'actions éclatantes.....	51
CHAPITRE TROISIEME. — CARACTERES POSITIFS DE LA SPIRITUALITE THERESIENNE.....	54
Le dogme de la paternité divine.....	55
L'Amour miséricordieux.....	58

Les vertus de l'enfance spirituelle.....	59
Petitesse : « Rester petit enfant ».....	64
Reconnaître son néant.....	65
« L'humilité, c'est la vérité ».....	67
« Je me réjouis d'être imparfaite ».....	67
« Je me suis passionnée pour l'oubli ».....	70
Petitesse et grandeur.....	71
« Je n'ai jamais pu rien faire toute seule ».....	73
Primauté de l'amour : « Tu me demandes un moyen de parvenir à la perfection, je n'en connais qu'un seul : l'amour ».....	74
« Vivre d'amour ».....	75
Le « pur amour ».....	76
« J'ai tout fait par amour ».....	78
« Non, je ne me repens pas de m'être livrée à l'Amour »... ..	80
« Ma vocation : c'est l'amour ».....	82
Abandon : « C'est la confiance, rien que la confiance qui doit conduire à l'Amour ».....	85
« C'est ce qu'il fait que j'aime ».....	88
« Rien que pour aujourd'hui ».....	90
« Ma voie est toute de confiance et d'amour ».....	92
Fidélité : « Comme si toute la perfection de l'Ordre dépendait de ma conduite personnelle ».....	93
« La charité fraternelle : c'est tout sur la terre ».....	95
« Je ne laisserai passer aucun petit sacrifice ».....	99
Simpleté : « Aux âmes simples, il ne faut pas de moyens compliqués ».....	101
« Dans ma « petite voie », il n'y a que des choses très ordinaires ».....	103
Simpleté et sublimité.....	105
Vie mariale : « Je l'ai vue s'avancer vers moi et me sourire »..	106
« J'ai compris que j'étais son enfant ».....	109
« A Nazareth : point de ravissements ».....	111
« Plus Mère que Reine ».....	113
CONCLUSION : La sainteté accessible à tous.....	115
Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux	122
Dates principales	124